Jean-Paul Damaggio

Olympe de Gouges : une légende aux Amériques

Avec Tina Modotti, janvier 2005
Avec Ramona la Zapatiste, 23 janvier 2006
Avec Valentina Palma à Atenco, 3 mai 2006
Avec Lila Downs à Oaxaca, 11 septembre 2006
Avec Dora María Téllez, 1er janvier 2007
Avec Rigoberta Menchú, 15 mars 2007
Avec Lori Berenson au Pérou, Avril 2009
Avec Francesca Gargallo, Le féminisme théorique

Document : Article sur Olympe de Gouges en 1991 dans Tr'Oc.

Introduction brève

Autour des années 2006 j'ai envisagé d'écrire un livre sur les rapports entre Olympe de Gouges et les Amériques et j'ai donc rassemblé une documentation.
Puis, pris sur d'autres terrains de lutte, j'ai laissé ce dossier en suspens jusqu'à ce jour, où par hasard je viens de le retrouver alors que je le pensais perdu. Je ne donne que quelques références pour alerter le lecteur ou la lectrice. Le travail reste à faire mais j'en ai profité pour inclure dans ce dossier mes portraits de féministes des Amériques. D'autres se trouvent sur le livre *101 femmes du monde*.
Ci-dessus vous avez une affiche chilienne pour une pièce de théâtre en l'honneur d'Olympe. Ensuite vous avez une œuvre d'art au sujet d'olympe et une création d'Uruguay que j'ai utilisé pour la couverture de mon livre sur : ***Trois présentations d'Olympe de Gouges.***
Les références concernent divers pays. Le Quebéc à lui seul mériterait un ouvage.

Quelques liens pour voyager avec Olympe aux Amériques

Ces liens sont en espagnol.

Opinion César Piñeda Geraldo **De Olimpia a calamareras** El Sudcaliforniano 8 de marzo de 2007

http://lagratitud.blogspot.com/2007/05/olimpia-de-gouges.html (piura pérou)

http://generoconclase.blogspot.com/2009/03/uruguay-la-democracia-sigue-en-deuda.html (uruguay)

Kelly, Linda ; Leal, Anibal (traductor)

Las mujeres de la revolución francesa

(argentine)

Page reliée : Olympe de Gouges, une femme du XXIe siècle - Extension mondiale du féminisme, Sonia Dayan-Herzbrun, 11.2008

Olympe de gouges et les droits de la femme

MOUSSET SOPHIE

Notes personnelles

La vie me conduisit à vivre au jour le jour deux Bicentenaires d'une révolution. En 1975-1976 j'ai pu découvrir aux USA, les mérites du Bicentenaire de la révolution qui donna naissance à ce pays, puis entre 1985 et 1989 j'ai participé activement au Bicentenaire de la révolution française. Deux Bicentenaires aussi différents que furent les deux révolutions ! D'où quelques constats.

Constats abrégés Amériques

Je refuse catégoriquement de confondre l'Amérique et les USA en conséquence je parle d'Amériques au pluriel pour indiquer à la fois que l'Amérique latine est plus proche de l'Amérique que de l'Europe, contrairement à quelques lieux communs, mais qu'elle est cependant différente de l'Amérique du Nord. Le terme d'Amérique latine est problématique, car il devrait englober le Québec, et il sous-estime l'Amérique autochtone (indienne) ! Il sert surtout à indiquer que l'Amérique latine est devenue la vassale de l'Amérique anglo-saxonne aussi, pour tenter de tenir à distance les *Yankees,* l'Amérique portugaise ou espagnole a tenté de nouer des liens forts avec l'Europe (surtout Espagne, France et Italie).

Voyages

Des USA j'avais ramené en 1976, le livre collectif *Voices fron women's liberation*. Je n'ai remis les pieds au Nouveau Monde qu'en 1996 au Pérou d'où j'ai ramené le livre : *Mujeres tecnologas invisibles*. Ensuite en Equateur j'ai acquis *Mujeres del siglo XX* du journaliste Kintto Lucas, et au Venezuela *Las ideas feministas latinoamericanas* de l'italo-mexicaine Francesca Gargallo. Il faudrait ajouter le cas du Québec où j'ai été trois fois mais sans ramener de livre important sur la question.
Mes recherches sur la situation des femmes aux Amériques ne datent donc pas d'aujourd'hui (ajoutons une étude sur Flora Tristan) mais c'est seulement en 2009 que j'ai découvert la postérité qu'y occupe Olympe de Gouges.

Féminisme

Comme l'histoire de la philosophie ou celle des sciences, l'histoire du féminisme est faite de trous noirs, de recommencements et de continuités. L'importante révolte mondiale de l'année 68 se traduisit à partir des années 70 par un retour de luttes féministes. Cependant, comme toute révolte, elle fut surtout la traduction d'une évolution très importante des sociétés au cours des années 50 et 60.
En revoyant des émissions télés réalisées par Eliane Victor autour de 1965, on découvre que ses portraits de femmes annonçaient parfaitement la colère générale qui montait (donc y compris la colère des hommes).
Prenons un simple exemple. La France découvrait l'automobile populaire avec la 4 chevaux et sa concurrente la 2 chevaux, et les hommes passaient naturellement le permis de conduire. Par contre, les femmes connurent des pionnières qui ouvrirent un chemin difficile dans le monde macho des chauffeurs.
Pas à pas, les femmes imposaient leur existence d'être à part entière. Elles cessaient d'être « fille de », « femme de » et « mère de ».
Par le droit au travail, aux transports, au repos, à l'hygiène, elles avançaient sans le savoir exactement vers le combat majeur : le droit à disposer de leur corps. La pilule contraceptive était née avant 68 mais il fallait en démocratiser l'usage et la bataille autour du droit à l'avortement devint emblématique d'un large mouvement général de libération.

Légende

Le Mexicain Paco Ignacio Taibo II, découvrant à un moment de son effort d'écriture que la réalité était plus forte que la fiction, se lança dans le roman historique, à savoir une histoire totalement respectueuse des faits, les faits pouvant prendre la forme d'anecdotes ou de légendes.
Globalement *Olympe aux Amériques* est en fait une légende.
L'idée de ce livre est née au cours d'un débat à Montauban sur « olympe de gouges femme politique ». L'ami Jean-Louis Sendral évoqua, suite à une émission à la télé andalouse, les propos entendus d'un écrivain d'Uruguay commençant par un G, au sujet de la Montalbanaise. Geneviève Gillet mentionna aussitôt Eduardo Galeano. Plus tard, en cherchant sur Internet, j'ai découvert les propos évoqués que vous lirez ci-dessous avec quelques observations. Eduardo Galeano avait bénéficié d'une certaine notoriété en France au début des années 70 avec son livre phare *« Les veines ouvertes de l'Amérique latine »* mais son dernier livre traduit en France, avec retard, l'est par une petite maison d'édition, ce qui le rend difficilement accessible : *« Sens dessus dessous, l'école du monde à l'envers »* chez homnisphères. Pour le féminisme comme pour le rapport à l'Amérique latine, l'histoire est davantage conditionnée par l'actualité, que par la valeur du message transmis.

Avec Eduardo Galeano

« Le texte suivant est une transcription littérale de ce qu'a exposé oralement Eduardo Galeano dans: "La vie selon Galeano", dans un nouveau cycle du canal Encuentro.

« FEMMES
Saint Jean Crisóstomo disait: « Quand la première femme a parlé elle a provoqué le péché originel » et Saint Ambrosio a conclu: « Si on permet à la femme de parler de nouveau, elle apportera encore la ruine de l'homme ». L'église catholique lui a interdit de parler, les fondamentalistes musulmans lui mutilent le sexe et lui cachent le visage. Les juifs orthodoxes commencent la journée en remerciant ainsi : « Merci seigneur de ne pas nous avoir fait femme ». Elles savent coudre, souffrir et cuisiner. Des filles obéissantes. Des mères pleines d'abnégation. Des épouses résignées. Pendant des siècles et des millénaires, il en a été ainsi bien que de leur passé on ne sache pas grand chose. Nous n'avons que des voix masculines. Pour honorer un homme illustre on dit : « Derrière chaque grand homme il y a une femme », en réduisant ainsi la femme à la triste condition de dos de la chaise !

Aujourd'hui je vais vous raconter à ma façon quelques histoires de femmes qui ne correspondent pas toujours avec l'identité voulue par les Eglises.
[Nous donnons ici son portrait d'Olympe de Gouges, les erreurs étant commentées ensuite]

Olympia

« Les symboles de la Révolution française furent féminins. Des femmes au bonnet phrygien, les seins à l'air, les cheveux au vent et le drapeau à la main. Mais la Révolution française proclama les droits de l'homme et du citoyen. Puis peu après une militante révolutionnaire, l'actrice Olympia de Gouge proposa que la Révolution approuve aussi une Déclaration des Droits de la femme et de la citoyenne. Un tribunal révolutionnaire la condamna, et la guillotine la décapita. Quand Olympia de Gouge s'approcha de l'échafaud elle demanda :
« Si les femmes peuvent monter jusqu'à la guillotine… Pourquoi ne pourraient-elles pas monter à la tribune publique ? »
Une semaine après, la Révolution française décapita rien de moins que la femme du ministre de l'intérieur car elle s'occupait de politique… « ce qui n'est pas une affaire de femmes ».
Quelques années plus tard, pendant la première Commune de Paris, une période de grands changements révolutionnaires, au cours duquel on approuva le Suffrage Universel… universel mais pas tant que ça… car on a soumis au vote de l'Assemblée pour savoir jusqu'à quel point le vote serait universel, et il en résulta que les votants, tous des hommes, votèrent contre le vote des femmes, par une résolution approuvée par 899 votants contre un donc approuvée à l'unanimité moins un. »

Ce texte est un résumé parfait de la légende d'Olympe de Gouges aux Amériques. Parfait dans ses erreurs comme dans ses vérités. Pour les erreurs, je compte l'image donnée de la Révolution française de 1789 où on reconnaît aisément le célèbre tableau de Delacroix, *La liberté guidant le peuple* qui concerne en fait la révolution de 1830 ; je compte aussi le métier d'Olympe qui n'était pas actrice mais auteur de pièce de théâtre, et enfin sur le dernier point Galeano confond la Révolution de 1848 et la Commune de Paris.

Pour la femme du ministre de l'Intérieur, sur le coup, je n'ai vu à qui Galeano faisait référence, puis après vérification j'ai compris qu'il s'agissait de Madame Roland dont le mari avait été, en 1792, ministre de l'Intérieur, et qui se suicida en apprenant que sa femme avait été guillotinée (il était en fuite). J'ai aussitôt commandé à mon libraire les *Mémoires de Madame Rolland* qui bénéficie peut-être injustement d'une notoriété moins grande que celle d'Olympe.

Ce texte a cependant le mérite de nous rappeler qu'Olympe est connue aux Amériques où son nom est utilisé par diverses associations féministes.

Le début de la légende commence donc par la déclaration des droits de la femme et de la citoyenne : « Olympe a écrit une déclaration des droits de la femme et de la citoyenne, elle a été guillotinée à cause de ce texte, et avant de mourir elle a eu une phrase mémorable en rapport avec texte. »

Vu d'Uruguay, ou du Pérou, ou du Mexique, il est difficile d'entrer dans le détail de l'histoire de la Révolution française et il est compréhensible que cette histoire ait été synthétisée par une légende. Même s'ils sont mondialement connus, qui va faire en France, la différence historique entre les trajectoires politiques de Diego Rivera et Alfredo Siqueiros ?
Cependant, le problème avec le cas d'Olympe c'est que la vérité historique aurait pu donner une toute autre légende, je ne dis pas plus vraie (les légendes ne peuvent se classer en vraies ou fausses) mais plus puissante. Sans être pointilleux en matière historique (on me l'a souvent reproché), l'authentique histoire de la mort de l'écrivaine permettrait une autre approche de l'histoire du féminisme !
Olivier Blanc, grand connaisseur depuis des années de l'action d'Olympe, donne la bonne appréciation : « le féminisme » de la condamnée à mort a été un élément aggravant mais pas l'élément déterminant de sa sentence. Et nous allons étudier cette question car elle a de très nombreuses conséquences pratiques aujourd'hui encore.

[Mon étude s'arrête là avec les deux notes suivantes :]
La première référence américaine à Olympe de Gouges, je la découvre dans un texte de 1976 du Parti communiste péruvien.
Les bienfaits de la légende :
Même injuste, cette légende a de très beaux prolongements car Olympe devient le drapeau de milliers de combats de femmes qui se poursuivent partout aux Amériques.

[Cette légende qui réduit Olympe au féminisme est aussi très présente en France. A étudier l'autre légende possible, celle en fait d'une social-démocrate, aurait pu nous conduite sur le terrain du social, si présent dans les portraits suivants.]

Nous allons à présent rencontrer quelques féministes des Amériques.

Avec Tina Modotti

Janvier 2005

En arrivant à Lille, je n'avais pas pensé y rencontrer l'italo-mexicaine Tina Modotti (1886-1942). Pourtant j'aurais dû me douter quelle serait au rendez-vous. Avec Marie-France, nous l'avions croisée deux ans avant à Biarritz, le 29 septembre 2002. Pour conserver la mémoire de ce plaisir de la vie, je l'ai mentionné dans une série de chroniques que j'écrivais à l'époque, chaque semaine, en réponse à celles de Vazquez Montalban. Parce qu'il m'arriva de parler de ces chroniques dans une réunion, l'écrivain Jean Real eut l'immense générosité de me communiquer des inédits en sa possession, de l'écrivain catalan. Lui envoyant alors mes chroniques montalbaniennes, il me répondit par divers cadeaux magnifiques dont un livre sur Tina Modotti qui complétait les deux ramenés de Biarritz. Parfois la vie provoque un enchaînement de hasards merveilleux, le merveilleux étant, en ce cas, de pouvoir faire circuler la mémoire de cette photographe étrange.

En arrivant à Lille, je savais que j'y rencontrerais les muralistes mexicains puisque nous allions visiter l'exposition Mexique-Europe Allers-retours 1910-1960 dont j'avais lu la présentation dans ***Marianne*** et dans ***Espaces Latinos***. Dans ***Marianne***, Jean-Philippe Domecq rendit compte de l'événement avec son sens artistique habituel. J'admire depuis vingt ans son combat culturel et pour cette exposition, il sut dire l'essentiel : la découverte, en cette occasion, d'artistes à la fois populaires et d'avant-garde. « D'avant-garde dans leur formation, leur audace ; populaires par leurs sujets d'inspiration et leur destinataire. Cela a donné la plus puissante école de peinture murale de l'art moderne ». L'auteur de l'article **d'*Espaces latinos*** pointe ce phénomène qu'il appelle un « paradoxe » : « Paradoxalement, cette prise de conscience identitaire, loin de rompre définitivement avec l'art européen, s'en inspire pour formuler un art typiquement mexicain, tout particulièrement à travers les grands programmes de peinture murale commandés par le gouvernement révolutionnaire peu après 1920 ».

Que suis-je en train de raconter ? Qu'une prise de conscience nationale peut donner un art phénoménal. Que des commandes publiques ne sont pas forcément de nature à tuer l'esprit de création. La Révolution mexicaine casse beaucoup de clichés et la bataille artistique qui s'y déploya mérite notre attention pour comprendre au moins deux phénomènes : celui de la laïcité et celui de la paysannerie indigène.

En arrivant à Lille, je découvre un musée moderne, doté d'un vaste jardin, avec peu de gens à l'entrée. Dès la première salle, je croise enfin le graveur José Guadalupe Posada dont l'article d'***Espaces Latinos*** m'avait annoncé la présence. Je dis enfin, car je découvris d'abord son talent dans un livre d'Eduardo Galeano, sans trouver ensuite aucune référence dans les encyclopédies. Cet homme du peuple (1852-1913) est bien un précurseur du muralisme. Il s'adresse au peuple en utilisant la gravure à haute dose et en se créant un style propre qui marquera le Mexique. Le catalogue de l'exposition tout comme le dos de couverture du livre de Galeano nous donne l'image phare : « la calavera Catrina ».

Toute l'exposition nous démontre que l'avant-garde et le peuple font bon ménage. Et aujourd'hui je me replonge dans les écrits de David Alfaro Siqueiros. En particulier

son éloge de Diego Rivera. C'était en 1945 et David n'oublie pas de préciser qu'il a, avec Diego, « des différences politiques profondes » mais que ces différences ne peuvent l'empêcher de reconnaître l'immense force du peintre. « En 1919 il prévoit l'importance et la nature de la transformation intellectuelle qu'amènerait inévitablement dans notre pays le développement de la révolution mexicaine ». En 1920, il transmet à la jeunesse mexicaine les révoltes antiacadémiques. « En 1922, il rend possible par sa culture et sa maturité professionnelle, déjà évidentes à cette époque, le départ de notre art mural du Mexique ». Pour Siqueiros cela vient de son admiration pour l'art étrusque et byzantin. Il précisa ensuite que cet art avait une valeur mondiale : « il démontra que notre mouvement avait une valeur universelle dans ses programmes, même pour les grandes métropoles économiques, malgré le caractère semi-colonial de notre pays ; il démontra qu'un élan surgi d'un désir de révolte nationale est capable de rompre l'étau oppresseur de nature impérialiste dans l'action créatrice de la culture ».

Le catalogue de l'exposition de Lille attire notre attention sur les deux éléments de la révolution mexicaine de 1910, la présence de la paysannerie et le rôle de la laïcité. Deux éléments que les penseurs de la révolution russe mépriseront. Seul le combat laïque du pouvoir révolutionnaire permit la cohabitation conflictuelle de Rivera, Siqueiros et les autres. Seul ce pouvoir laïque permit de transformer une conscience nationale en force internationale car la laïcité articule les différences et l'universel. Seul un pouvoir laïque pouvait considérer dès sa naissance le combat culturel comme majeur : la transformation des églises en lieux publics échappant à leur fonction religieuse nécessitait une nouvelle orientation artistique du décor. Il est évident que cette peinture muraliste reprend des symboles religieux classiques mais elle les inverse à chaque fois. Les images italianisantes mexicanisées, le style classique devenant surréaliste etc.

Tina Modotti venant de son Italie natale en passant par les USA arriva dans un Mexique de rêves et de réalités en 1923. Je retiens la photo de cette femme portant, en 1928, un drapeau noir de l'anarcho-syndicalisme. Elle tient de la peinture par l'épuration du fond, par la pose, par les symboles. Tina présentera beaucoup de portraits de femmes et je repense à Angeles Mastretta, l'auteure d'un des romans qui me frappa le plus à ce jour, ***Mal de amores***. Il se déroule dans une ville touristiquement insignifiante, Puebla, et nous fait vivre à l'heure du combat féministe mexicain des années 1930. La femme de Tina Modotti est seule sur la photo mais avance en laissant supposer qu'une foule la suit. Son visage indigène nous rappelle le rôle fondamental des paysans dans la révolution, rôle que les dirigeants soviétiques ne voulurent pas imaginer pour avoir trop suivi à la lettre les analyses marxistes.
Bref, dans le Mexique de 1928 le combat entre les factions sera terrible tout aussi terrible que leur dialogue. Le compagnon de Tina sera assassiné le 10 janvier 1929 par les sicaires du dictateur de Cuba, quant à elle, elle passera à Berlin pour y découvrir l'infâme arrivée du fascisme, puis à Moscou pour l'arrivée du stalinisme et en Espagne avec la guerre civile espagnole. Tant d'événements qui l'incitèrent à revenir à Mexico où elle mourut d'un infarctus en 1942. Vraiment un infarctus ? La révolution mexicaine, quant à elle, s'organisa autour d'un parti unique, le Parti de la Révolution Institutionnelle (PRI) qui dériva de jours en jours jusqu'à perdre la présidence de la République en l'an 2000 pour la laisser à un parti plus à droite (PAN). Les élections municipales de ce mois de décembre 2004 indiquent cependant une remontée de son influence suite aux déceptions apportées par Vicente Fox, déceptions qui profitent peu au parti plus à gauche (PRD). 4-01-2005

Avec Ramona la Zapatiste

Le 23 janvier 2006

Hier, le journal ***La Prensa*** de Managua, Nicaragua, a donné la parole à une Nicaraguayenne exemplaire, **Dora María Téllez**[1]. Un entretien qui tombe à pic au moment où Diego rencontre les animatrices du ***Collectif des femmes*** de **Matalgapa**, ville où il se repose tranquillement. Dora a participé à l'opération la plus audacieuse de la guerre des Sandinistes, au cœur même de la capitale Managua, à savoir la prise d'otages dans l'Assemblée nationale. Mais depuis longtemps elle a quitté le FSLN (Front sandiniste de Libération nationale) pour participer à la création du Mouvement de rénovation sandiniste (MRS). On lui a demandé de se positionner par rapport aux évolutions vers la gauche de l'électorat de l'Amérique latine. Comme les femmes du collectif (leur local se trouve un peu au-dessus de la cathédrale), elle note avec plaisir cette évolution en distinguant nettement les différences de situation. D'Europe, on veut parler d'un phénomène global. D'ici, il s'agit de bien autre chose. Par exemple elle dit : « Evo Morales correspond à la réalité de son pays où un apartheid dura 500 ans ». Dans ce contexte, Dora considère que Daniel Ortega représente le passé (tout comme Castro). En fait, aux Amériques, il y a autant de gauches que de nations[2] ! Et au sein de chaque nation, autant de gauches que partout : la gauche écolo, la gauche réaliste, la gauche radicale et la gauche incertaine.

La discussion avec les femmes du collectif a dévié très vite vers un autre sujet, le Chiapas, beaucoup plus près du Nicaragua que la Bolivie. Attention n'y voyez pas un désintérêt pour la cause bolivienne présente elle aussi dans la presse par la photo d'une femme … la sœur d'Evo : le visage d'une indienne fatiguée par le travail, à l'ovale parfait, aux cheveux partagés d'une belle raie, qui eut la responsabilité de préparer les habits d'Evo pour la fête d'avant-hier et hier[3]. Elle n'a pas eu de souci avec la cravate : toute la campagne électorale a tourné à un affrontement entre les ponchos et les cravates, et comme il n'est pas question qu'Evo trahisse les siens, il restera sans cravate. Son discours d'hier nous ramène aussi au Chiapas puisqu'il a encore cité le sous-commandant Marcos et son principe essentiel (commander en obéissant au peuple).

Mais ici, à Matalgapa, au Collectif de femmes, comment est venue la discussion sur les zapatistes ? Diego a eu le plaisir immense de rencontrer une femme, Carla, qui arrivait du Mexique. N'ayant pas voulu rater le début de la nouvelle campagne lancée

---

[1] Voir plus loin.

[2] La gauche chilienne vient de vivre l'élection d'une femme à la présidence de la république. Michelle Bachelet se retrouve avec la majorité dans les deux Chambres mais Maria Poblete nous indique dans ***Marianne*** (21-27 janvier) qu'elle n'est pas un Chavez au féminin. Chavez, la hantise ! On y apprend que « le pays jouit d'un solide santé avec une croissance de 6% qui en fait un modèle sur le continent latino-américain » mais sur le même journal, à la fin de l'année, l'économiste Philippe Cohen indique : « l'une des nations les plus inégalitaires du monde … Surtout la politique néo-libérale poursuivie après Pinochet a engendré deux bombes à fragmentation : l'école et les retraites. 5 millions de Chiliens (sur 17 millions !) ont dû quitter le collège (…) Côté retraites les fonds de pension en position oligopolistique siphonnent 30% des cotisations en frais de gestion ». En fait, l'augmentation du taux de croissance n'est que la croissance de la marchandisation : jusqu'aux fonds marins qui furent privatisés !

[3] Fête de son ascension au poste de président.

par les organisations regroupées dans la Sexta et qui débutait le 1er janvier à San Cristobal de las Casas, Carla fit le voyage et se trouvait encore dans le secteur, à Palenque et dans les environs, quand elle apprit la triste nouvelle, le décès d'une femme aussi « ordinaire » que Dora, ***la comandanta Ramona***. Ici à Matalgapa, dès qu'on monte un peu dans la montagne on se croirait dans les paysages du Chiapas ce qui explique peut-être cette attention toute particulière aux luttes qui s'y déroulent. La mort de Ramona ne pouvait que susciter une intense émotion parmi ces militantes qui animent une radio, un centre de formation, un centre médical, une *finca*, afin de permettre à des femmes de gagner plus de droits et plus d'autonomie.

Que dire de Ramona ? Elle vient de mourir à 36 ans. Dans la forêt du Chiapas. Suite à une tuberculose ancienne (d'autres diront un cancer) qui fit souffrir ses reins. En 1996, une greffe lui accorda dix années de plus. Son frère put lui offrir son rein. Une greffe peu ordinaire pour une femme ordinaire. Ordinaire ? Ses doigts en avaient fait une reine de la broderie. Dans la forêt du Chiapas.
En 1994, elle apparut sur la scène politique. Une zapatiste. Déjà très malade. Puis en 1996, à Mexico, se déroula le premier Congrès national indigène. Marcos voulut faire le voyage. Le président de la république exigea un échange : trois autres Zapatistes à la place de Marcos. Les zapatistes proposèrent ***la comandanta Ramona*** à la place de Marcos. Elle prit l'avion pour la première et dernière fois. A Mexico, après un discours devant 50 000 personnes, elle disparut : direction une clinique privée. C'était le 12 octobre 1996. Pour une greffe peu ordinaire sur cette femme ordinaire. Dans une clinique privée ? Il y eut débat chez les zapatistes car le président de la république proposa les services gratuits d'une clinique publique. Pour des raisons de sécurité, les zapatistes payèrent une clinique privée (avec un soutien citoyen). Suite à quelques jours de convalescence, retour au Chiapas pour la jeune femme que les présents à la manifestation de Mexico découvrirent étrangement petite.

La comandanta Ramona, une Tzotzil qui, chez les Tzotzil n'avait pas le droit de s'adresser aux hommes. Trois fois invisible. Aux yeux des maîtres du monde, aux yeux des Mexicains, aux yeux des hommes de sa communauté. Qu'importe, elle osa tout ! Quand elle découvrit à quel point l'injustice était insupportable, elle osa tout ! Elle demanda à tous de prendre les armes. Beaucoup l'écoutèrent.
La comandanta Ramona, une brodeuse de profession, une paysanne en même temps. Toujours avec des fils entre ses doigts. Elle n'avait pas de temps à perdre, ses jours étaient comptés. Ses chemises (*huipiles*) parfaites ! Aux couleurs splendides. Celles d'une femme splendide. *La comandanta Ramona*, une analphabète qui vécut trop peu pour apprendre l'espagnol. Une voix d'oiseau. Incroyable n'est-ce pas ? Pour elle tout s'acheva le 6 janvier 2006**.**
« Le monde a perdu une des ces femmes qui habillent les nouveaux mondes ». A ces mots, ***le délégué zéro*** retient quelques sanglots. ***Le délégué zéro***, c'est ***le sous-commandant Marcos***. Doté d'une moto, il a commencé à sillonner le pays. Il a peut-être pensé au commandant zéro quand il s'est donné ce nom. Ce commandant zéro était le sandiniste, Eden Pastora qui prit les otages avec Dora et qui se bat aujourd'hui avec la droite ! Ainsi va le monde. En ce 6 janvier ***le délégué zéro*** parle devant une foule rassemblée à **Tonala**. Peu de temps avant, il avait envahi, avec ses amis, les vestiges mayas de **Palenque** pour dire : ***nous ne sommes pas des ruines***. Des centaines de touristes médusés répétaient : les indigènes sont vivants ! A Tonala, quelqu'un lui indique un appel urgent au téléphone. Il s'écarte puis revient devant ses amis. « Le monde a perdu une de ces femmes qui habillent les nouveaux

mondes » (ceux chers aux militants sincères). « Elle va nous manquer ». Il annonce qu'il s'en va, oui il reviendra mais là, il ne peut plus rester, il s'en va.
Personne ne saura où eut lieu la cérémonie funèbre. Quelque part dans la municipalité rebelle **San Andrès Sakam'chem de los Pobres**. Dans la forêt du Chiapas.

Le 8 janvier les zapatistes indiquent : « ***La comandanta Ramona***, en plus d'être une de nos dirigeantes, s'était transformée en un symbole de la lutte construite à partir de la base et à gauche. Sa perte a suscité chez nous une grande douleur dont il est difficile de parler ». La vie continue ; la moto du ***délégué zéro*** a repris la route. Le passe-montagne noir des zapatistes continue d'être leur visage. Il reste une chanson du groupe musical ***Quetzal*** : ***Nous sommes tous Ramona***. Demain une œuvre littéraire surgira pour mettre en scène cette « femme magique », comme la lumière éclaira une autre semi-mexicaine **Tina Modotti** et une semi-américaine **Lila Downs**. Ce jour-là le combat zapatiste sera plus vivant que jamais.

Diego s'était contenté d'écouter et de me rapporter les propos de Carla, un sacré prénom … qui serait bien comme titre de film… A moi, qui voyage surtout par les livres, il me rappela Georges Friedmann[4] et son Chiapas qu'il avait visité au début des années 60 ! En reprenant le texte aujourd'hui il est facile de constater qu'il était prémonitoire. Il s'appuie sur le combat d'Alfonso Caso dans un chapitre au titre clair : *Mexique, qu'as-tu fait de tes Indiens ?* dont voici deux passages. D'abord l'accueil par une personne formée par l'Institut National Indigène (INI): « Nous sommes accueillis par une jeune fille, Delfina E. très petite comme toute les femmes de la région, habillée à « l'européenne », s'exprimant en bon espagnol, regard vif, visage intelligent, attentif à tout ce qui se passe dans le pueblo (…) ». Puis le tableau général : « Le voyageur circulant à travers les Altos du Chiapas ne peut pas s'émouvoir des conditions dans lesquelles y vivent la plupart des Indiens. Non loin de leurs cases couvertes de chaume, accrochées aux flancs boisés des montagnes abruptes, dans de maigres clairières, résultats de coupes faites par les Indigènes, parfois entre des troncs calcinés, se dressent quelques épis de maïs, leur principal aliment. Là, presque à chaque détour de la route, apparaît aux yeux brutalement matérialisée, la spoliation des Indiens, leur rejet dans des régions inhospitalières, ravinées, soumises à une érosion accélérée par le déboisement … ». Toute la description annonce les révoltes futures[5].

[4] ***Signal d'une troisième voie ?,*** Gallimard, 1961.
[5] Il est si rare que l'écrivain Carlos Montemayor ait quelques lignes dans la presse française que je me dois de le noter. Grâce à Ixchel Delaporte un entretien sera publiée dans ***l'Huma-Dimanche*** du 29 juin 2006. Ce défenseur des zapatistes a pu bénéficier de deux traductions en France : La guerre au paradis chez Gallimard en 1999. Un roman époustouflant. Et « La Rébellion indigène au Mexique » chez Syllepse en 2001.

Avec Valentina Palma à Atenco, Mexique

Le 3 mai 2006

Une étudiante chilienne à Mexico, voilà un fait banal pour débuter cette histoire banale. Une histoire qui arrive aux oreilles de Diego au cours de son passage à Cochabamba, Bolivie. Encore et toujours les mêmes croisements interaméricains.
En ce 3 mai 2006 (juste avant la rencontre de Porto Iguazu), quand Valentina Palma se décide à prendre le métro direction Texcoco, ça n'a rien d'original : elle connaît bien la ligne qui, de la capitale, conduit à l'aéroport, aéroport qu'elle utilise pour rentrer dans son pays. En quittant son appartement, elle s'est munie de sa caméra, et a suivi la ligne jusqu'à Pantitlan en direction de San Salvador Atenco.

Atenco ?

Au Mexique, dire « Atenco » c'est comme dire « Larzac » en France, sauf qu'à vingt km d'une capitale, on ne peut pas supposer que des paysans empêchèrent l'installation d'un camp militaire. La lutte débuta dès l'annonce des expropriations pour la construction du nouvel aéroport, c'est à dire le 1 décembre 2001, et ne s'arrêta même pas le jour de la victoire, le 11 juin 2002. Puisqu'en effet victoire il y eut : le président Vicente Fox opta pour l'abandon du projet. Autant dire que la réussite de ces quelques paysans, ayant pu faire céder les multinationales les plus imposantes, révèle une organisation en béton du FPDT.

FPDT ?

El Frente del pueblo en defensa de la tierra engagea une lutte sur tous les plans sans laisser à l'adversaire plus de trois jours de repos. Actions en direction de la justice, des hommes politiques, blocage de rues, émeutes. A un moment trois mille policiers furent mobilisés pour déloger les paysans. Les dirigeants furent arrêtés. Les révoltés prirent des otages qu'ils ne relâchèrent que contre la libération de leurs amis. Vicente Fox, le renard suivant son nom, comprit que face aux militants de Ignacio del Valle il fallait user d'un stratagème que Peter Handke a analysé dans un essai brillant: ***la fatigue***.

Ignacio del Valle ?

Aussi connu au Mexique que le sous-commandant Marcos, ce paysan a vécu en prison, a subi des menaces de mort et même le découragement, surtout aujourd'hui, 3 mai 2006 au moment précis où Valentina quitte le métro pour emprunter le métro-train jusqu'à La Paz et de là, avec l'aide de *colectivos* (petits bus), rejoindre enfin San Salvador Atenco. Valentina est étudiante en vidéo-documentaire aussi, quand elle apprit qu'à Atenco les forces de l'ordre avaient tué un enfant de 14 ans, elle se décida à suivre sa tendance naturelle : partir sur les lieux du drame pour pouvoir témoigner. D'autant qu'elle venait de vivre un 1er mai mobilisateur avec le *délégué zéro* à l'écoute des étudiants et au cœur des manifestations.

Le *délégué zéro* ?

Le Mexique se prépare à élire son président, un acte qui se produit tous les 6 ans avec chaque fois un nouveau candidat car le président n'est pas rééligible. En l'an 2000 le PRI (Parti Révolutionnaire Institutionnel) perdait enfin le pouvoir après soixante-dix ans de règne de parti unique, un règne de plus en plus éloigné des intérêts du peuple. Pour ne pas être absent de ce grand moment électoral les zapatistes auraient pu

proposer la candidature du sub (nom abrégé de Marcos ou sub c'est sous), mais la démarche zapatiste est opposée à toute entrée dans la mascarade politicienne. Toute élection étant devenue une lutte de personnes sur le marché électoral, les zapatistes proposèrent au mouvement social de profiter de l'occasion pour lancer « l'autre campagne », celle qui pouvait fédérer les luttes sociales. Après 3 mois de réunions d'organisation (de septembre à décembre 2005), le délégué zéro (le sous-commandant n'a pas fait que changer de nom comme on le verra plus loin) est parti à l'écoute du pays. Depuis, les médias disent que partout où Marcos passe, il sème la révolte.

Marcos ?

Marcos était à Atenco peu avant les événements dramatiques qui viennent de se produire mais il n'est le déclencheur de rien car à Atenco comme ailleurs, les mobilisations sont bien antérieures à son passage. Pourtant le 3 mai, en décidant la plus vaste opération policière engagée depuis des années (la précédente date de la prise de l'université occupée pendant 6 mois), « l'autre campagne » n'était pas absente des préoccupations gouvernementales. En faisant d'Atenco un point de fixation, il s'agissait de faire payer aux paysans de ce village l'enterrement gouvernemental de « l'autre campagne ». L'enjeu dépasse à présent la construction d'un aéroport. Il s'agit de la construction d'une révolution ! Ou « l'autre campagne » réussit à faire libérer les deux cent prisonniers emportés par la police et sa gloire est assurée (jusqu'à présent elle était traitée de manière folklorique), ou la guerre sociale engagée est perdue, et Marcos sera obligé de se replier une fois de plus dans la forêt Lacandona.

Deux cent prisonniers ?

L'intervention de la police fut d'une férocité exceptionnelle et Valentina Palma en est la preuve, non par ses films qui lui furent confisqués mais pas ses cris, qu'elle pousse de Santiago du Chili. Quand elle arriva à Atenco vers huit heures du soir, elle commença par filmer l'organisation des gardes populaires que le FPDT mettait en place en prévision des luttes à venir. Puis, peu de temps après, toutes les cloches de la ville se mirent à sonner pour annoncer l'entrée en action de la police. Elle continua de filmer ici ou là avant de se protéger en se réfugiant dans la bibliothèque située face à l'église. Valentina ne pouvait imaginer la suite. La police entra partout, la captura avec tout le monde, la roua de coups sur tout le corps, lui confisqua son matériel, et la conduisit en prison. Le transfert des personnes dura de huit heures du matin à quatre heures du soir ! Après un temps immensément long car sur tout le trajet ce furent viols, attouchements et coups divers et après un court passage en prison, elle fut conduite à l'aéroport, où elle retrouva son compagnon et avec lui, elle fut expédiée au Chili. L'horrible répression lui laissa le goût d'une immense colère.

Colère ?

Ignacio del Valle ne sait plus ce qu'est la colère. Il ne plonge pas pour autant dans la résignation. Il tient seulement à avouer son impuissance. Son mouvement est décapité. Soit la peur cloître les paysans chez eux, soit ses amis sont en prison. Le 6 mai une assemblée générale des révoltés a eu lieu au siège du FPDT, sous l'œil attentif d'un grand mural représentant l'inoubliable Zapata. Après d'infinies discussions, un plan de contre-attaque a été élaboré. Mais que va-t-il donner ? La solidarité va-t-elle fonctionner ? La présence de Marcos est-elle un atout ou un handicap ? Pour les uns, il s'agit d'un atout, et Marcos a déjà indiqué qu'il ne quittera pas les lieux tant que les prisonniers ne seront pas libérés. Pour d'autres, il s'agit d'un handicap car le pouvoir

pouvait céder localement, mais il ne le peut plus face à «l'autre campagne» sauf à donner à tous les révoltés, un bol d'oxygène.

L'oxygène ?

Pour la première fois depuis cinq ans, Marcos a accepté de répondre aux questions d'un journaliste de ***La Jornada***, son ami, Hermann Bellinghausen. La médiatisation d'Atenco ne peut pas être plus grande (au Mexique, car les luttes sociales sont indignes du moindre article sérieux dans la presse internationale). Que dit le délégué zéro ? Qu'Atenco confirme des observations déjà faites partout sur la planète : hier les pouvoirs publièrent des journaux à leur botte, puis les journaux devinrent un pouvoir à eux seuls (le quatrième disait-on parfois) et à présent, les médias commandent les pouvoirs politiques. Conséquence : les médias n'ont plus à parler du réel, ils parlent de ce dont parlent les médias. Ils y perdent alors toute crédibilité et risquent de ne plus rien pouvoir. Mais le journaliste insiste : « Vous, Marcos, ne cherchez-vous pas en premier lieu à occuper les médias ? » « Mais, comment pourrais-je vouloir occuper des médias fondamentalement opposés au combat que nous menons ? ». Alors le journaliste insiste : «Atenco est devenu une grande affaire médiatique !». Marcos précise : « J'ai vu ***TV Azteca***, j'ai écouté la radio. Comme partout les médias mettent en avant la violence des paysans à laquelle les policiers auraient répliqués. Peut-être, dans certains cas, va-t-on considérer que la police a exagéré mais sur le fond, on veut faire croire que les premiers responsables, ce sont les paysans. S'ils se soumettaient à l'ordre ambiant, l'ordre serait sans problème ».

L'ordre ambiant ?

Depuis le grand texte « oxymoron » les Zapatistes démontrent les transformations profondes du système : c'est au nom du droit à manifester, du droit de vote, au nom de la liberté d'expression, de l'écologie, au nom de la démocratie et des droits de l'homme qu'on assassine le droit à manifester, le droit de vote, la liberté d'expression, l'équilibre de la nature, la démocratie et les droits de l'homme. Ce faisant, on peut répondre que le système continue d'être ce qu'il a toujours été. Non, car, pendant longtemps, le système a considéré que la liberté d'expression était dangereuse, le droit de vote un pouvoir donné aux ignorants etc. puis il a été obligé de lâcher des droits sociaux qui servent à présent de prétextes pour en finir avec les droits sociaux ! On comprend mieux le rôle des médias, car il faut de forts moyens d'intoxication pour faire avaler de tels oxymores. L'ordre ambiant est le désordre organisé !

Organisé ?

« L'autre campagne » se veut une organisation révolutionnaire nouvelle. D'abord le mot organisation. Pour les Zapatistes pas question de se battre sans organisation. Quand on construit une armée, l'EZLN, le bavardage est limité. Quand on sort d'une stratégie militaire, il importe encore plus de réfléchir à l'organisation. En conséquence, toutes les forces sociales se sont rencontrées, pour des réunions dont l'ordre a été fixé par l'EZLN afin d'élaborer un comité, avec des adhérents, des directives, etc. Rien de militaire puisque l'autonomie de chacun est respectée mais au nom de ce respect pas question de défendre n'importe quoi, n'importe où et n'importe quand. Les bureaucrates syndicaux pourraient noyauter le mouvement. Et, à Atenco, la condamnation des violences policières ne dispense pas de toute analyse critique de l'organisation de l'action de lutte. Marcos ne dit pas que le FPDT n'a pas été à la hauteur de ses responsabilités mais que le contexte présent oblige à revoir les formes de lutte. Ce qui ne signifie pas qu'il ait la réponse aux questions posées.

La réponse ?

Le dimanche 7 : actions d'information et de collecte de fonds pour les victimes.
Le lundi 8 : blocage d'une avenue essentielle de Mexico.
Le mardi 9 : diffusion nationale d'un tract à 500 000 exemplaires pour informer.
Le mercredi 10 : achat massif des produits des marchands de fleurs d'Atenco.
Le jeudi 11 : blocage national des routes là où les membres de « l'autre campagne » le peuvent.
Le vendredi 12 : journée nationale en faveur de la libération des prisonniers politiques avec décompte des disparus. Le même jour une grande marche à Mexico.
Le samedi 13 : nouvelle réunion du collectif d'action pour fixer les dates et moyens de la grève générale pour libérer les prisonniers.

Libérer les prisonniers ?

Les médias ont plusieurs objectifs. Raconter des salades est le plus basique mais il n'est pas très nourrissant. Pour l'essentiel, il faut appuyer les révoltes qui conduisent vers des impasses. Les médias savent glorifier des révolutions orange, rose, bleu, verte et j'en passe. Ici au Mexique, avec le cas des Zapatistes, les médias jouèrent sur toutes les cordes. Médiatiser le sous-commandant pour faire oublier les sans commandant. Echec. Ignorer le Chiapas pour parler de femmes assassinées à Ciudad Juarez. Echec. Théoriser le combat zapatiste dont l'aspect glorieux serait qu'il ne vise pas la prise du pouvoir. Des Atenco, le Mexique en connaît des dizaines et si aujourd'hui celui des cultivateurs de fleurs est médiatique c'est parce qu'il peut influencer le résultat de l'élection. Valentina a été le témoin d'un piège à plusieurs entrées (la municipalité de gauche a collaboré avec la droite pour réprimer les paysans). Le délégué zéro ne veut pas entrer dans l'un d'eux : laisser entendre que la riposte à la violence peut se faire les armes à la main. Les Zapatistes ont déposé les armes et le délégué zéro indique même que si une « autre campagne » avait eu lieu en 1993 jamais l'EZLN n'aurait surgi militairement de la forêt. Alors qu'il propose de rejeter les riches du pays ce qui est une violence extrême envers les puissants, il pense que c'est possible seulement par l'effet du nombre. Libérer les prisonniers n'est qu'une facette du plan révolutionnaire général. Et quand le journaliste lui demande comment il peut penser qu'il soit possible de faire vivre un pays sans l'appui de la grande finance, il répond par l'exemple du Chiapas : dans les fermes, dans les usines (rares cependant) l'auto-organisation du peuple a donné des résultats économiquement plus rentables et socialement plus humains. Les gens vivent mieux à tout point de vue. Et si la ville de Mexico, même si c'est une jungle, est différente de la forêt Lacandona, encore une fois, un autre type d'organisation, fondé sur la satisfaction des besoins premiers des êtres humains, y est totalement possible. Pour le moment, « l'autre campagne » est organisée dans tous les états du Mexique. Il s'agit d'un mouvement national en cours de constitution. Le soutien à ceux d'Atenco est une belle occasion « offerte » par Vicente Fox, pour tester l'Etat du réseau. Les coups reçus ne représentent rien de plus que ceux déjà reçus depuis des décennies. La qualité de la riposte est par contre du jamais vu. Les prochains jours risquent de transformer l'élection présidentielle en camp retranché. La droite dure du PAN pense ainsi arrêter la possible victoire de la gauche institutionnelle (celle qui a voté pour Monsanto et contre des droits favorables aux Indigènes). « L'autre campagne » suit sa propre logique, son propre calendrier. Aujourd'hui, ils auront été des milliers à acheter les fleurs de la victoire. Car de toute façon le peuple aura le dernier mot.

P.S. A la date du 10 juin 2007, Ignacio del Valle est toujours dans les quartiers de haute sécurité des prisons mexicaines. Sur ce point Marcos a perdu sur toute la ligne et ce n'est pas fini ...

Avec Lila Downs à Oaxaca

Le 11 septembre 2006

Si j'étais Alexandre Adler je vous expliquerais que toute l'histoire actuelle du Mexique se réduit à l'opposition entre la civilisation venue du nord (les USA, la droite, Felipe Calderon), face à l'archaïsme venu du sud (les paysans, les indiens, Lopez Obrador). Ayant vu à l'œuvre notre grand savant journaliste, quand il se voulait conseiller du prince George Marchais, j'ai compris comment éviter la réduction du monde à de tels schémas, aussi, dès que j'apprendrai le passage à Paris de **Lila Downs**, je lui enverrai une place pour qu'il aille au concert.

Dans ce nom, **Lila Downs**, vous découvrez sans mal le Sud et le Nord mais vous n'imaginez pas la puissante originalité de ce métissage, une originalité à la gloire de « l'archaïsme », autant le dire de suite. Lila Downs, de mère indienne mixtèque et de père nord-américain, parle aussi bien l'anglais que la langue natale d'Oaxaca. Elle chante en mêlant toutes les musiques et son succès est international (du moins à suivre les concerts à Genève, Londres, Madrid etc.). Elle sait mettre des bottes nord-américaines avec des habits traditionnels de son village. Elle mêle sans mal les mariachis et le hip hop.
Son succès est tout autant local qu'international et Diego a eu le plaisir de la croiser à Cuernavaca, Mexique, en novembre 1985 pour 300 pesos seulement. Dans le Zocalo de cette petite ville charmante (rien à voir avec la vie folle dans la capitale si proche), ils étaient 7000 à reprendre les chansons de son dernier disque *Una sangre*, chansons chargées de tous les rythmes latinos, et porteuses de la joie des chansons de l'isthme de Tehuantepec. Un frisson traversa les corps aux premières notes de *Dignamente*, une chanson en l'honneur de l'avocate Digna Ochoa sauvagement assassinée, et défendue en permanence par le sous-commandant Marcos. Naturellement, Lila Downs vient de manifester son soutien aux révoltés d'Oaxaca et son indignation devant la manipulation des résultats électoraux.

Felipe Calderon est président comme l'est Bush aux USA ou Oscar Arias au Costa Rica, trois scrutins aux résultats très serrés où les conservateurs révélèrent leur faible respect de la démocratie électorale. L'histoire du Mexique ne s'arrête pas là. Nous savons qu'après le trucage électoral la répression va s'amplifier mais les conditions de la révolte restent identiques : le fossé s'agrandit entre la majorité à qui on vole les richesses, et la minorité qui pense pouvoir s'en servir sans comptes à rendre.

A Oaxaca la révolte conduite par l'APPO (Assemblée populaire des peuples d'Oaxaca) s'ajoute à tant d'autres révoltes exemplaires. Pour éviter les amalgames inutiles, précisons que l'APPO avait reçu la caravane du sous-commandant Marcos, sans adhérer au mouvement mis en place sous le nom de « l'autre campagne ». Mais les tenants du pouvoir ne font pas dans la nuance : tout est fait pour détruire l'image du leader **Enrique Rueda Pacheco**, tout est fait pour susciter la division, l'usure, et cependant, après plusieurs mois d'actions ininterrompues pour demander la démission du gouverneur, l'organisation reste solide, démocratique et inventive. Une auto-organisation massive à travers tout l'Etat permet à la fois d'éviter l'isolement de la lutte armée, et le risque d'échec. Dès à présent, un « Etat » parallèle s'est mis en

place pour se substituer à l'Etat ordinaire. Phénomène rendu possible par l'historique insertion des enseignants dans les communautés rurales à partir d'Ecoles normales rurales que le pouvoir tente d'éliminer (lire le roman de **Carlos Montemayor** : *Guerre au paradis*). Ces instits avaient perdu un peu le contact avec le peuple depuis quelques temps à cause d'un découragement devant le travail à accomplir, mais cette énergique lutte a retissé les liens solidaires. Après des manifestations de près de cent mille personnes, le système n'a pas cédé, tentant en permanence de réduire le mouvement à quelques agités. Or, le peuple tout entier apprend en de telles circonstances les ressorts du pouvoir qu'il tient entre ses mains (blocages les plus divers de la vie du pays par des barricades, des occupations, des réunions) et la nature des armes de l'ennemi, la télévision étant encore plus féroce que les fusils.

Ce combat héroïque des peuples du Sud (deux morts tués par des paramilitaires) a une autre dimension quand on regarde celui de Mexico où plus de deux millions de personnes manifestèrent pour défendre l'élection de Lopez Obrador (création de la convocation nationale démocratique : infos sur http://www.cnd.org.mx). Là aussi, une organisation se met en place, une organisation démocratique qui risque de développer une révolution que Lopez Obrador n'avait pas prévue. Dans ce contexte de radicalisation, les forces démocratiques du Mexique risquent d'être contraintes à inventer un nouveau rapport au pouvoir. Pour le PRD, le parti de Lopez Obrador, il y avait la voie électorale classique, et de l'autre côté, pour les Zapatistes, il fallait se tenir loin d'un pouvoir sur lequel on n'avait pas les moyens de peser. Une convergence peut-elle surgir ? Le métissage pourrait-il être aussi une forme de la révolution ?

Alexandre Adler ne le comprendra pas, même s'il acceptait d'écouter Lila Downs, car son souci n'est plus de comprendre (parfois on vieillit mal) mais de tromper (on finit par se tromper soi-même) !
Pour mémoire, la sinistre ville mexicaine aux centaines de femmes disparues est au Nord. Cher Alexandre, Ciudad Juarez symbolise le Nord et l'avenir inhumain qu'il prépare à tous les Mexicains (mais un Nord qui n'est pas géographique pas plus que la révolution serait au Sud). Sauf que Lila Downs, la *Woody Guthrie* mixtèque et tous ses amis n'ont pas dit leur dernier mot ...[6]

[6] Malheureusement, par la suite, une terrible répression s'est abattue sur Oaxaca et depuis, Enrique Rueda s'est exilé en Bolivie.

Avec Dora María Téllez.

Le 1er janvier 2007

Pour Diego l'année débuta si bien à Matagalpa qu'il décida d'y passer le nouvel an 2007. Depuis son précédent passage, les députés, avec l'appui de la majorité de ceux du FSLN, en ont fini avec la loi de 1893 qui autorise l'avortement quand la vie de la mère est en danger. Cette loi obtenue du temps du premier président laïque du pays, Zelaya, était si modérée que le droit à avorter fut refusé à une gamine de neuf ans enceinte suite à un viol, sous prétexte que sa vie n'était pas en danger !
La nouvelle loi fut votée le 26 octobre avec l'appui de vingt-huit députés FSLN sur cinquante-deux[7]. Vingt-quatre députés FSLN n'ont pas voulu se rallier à ce vote malgré les ordres donnés par **Rosario Murillo** chef de la campagne de Daniel Ortega l'habituel candidat du FSLN, et qui n'est autre que son épouse.
René Nuñez président sandiniste de l'Assemblée nationale assuma cette ignominie. Avant le vote, une importante manifestation catholique (les élèves des écoles religieuses étaient menacés de perdre vingt points sur leur carnet de notes pour absence à ce grand rendez-vous « démocratique »), partie de la cathédrale de Managua, alla jusqu'à l'Assemblée nationale où une délégation fut reçue pour s'entendre confirmer, par le responsable sandiniste, le bien fondé des revendications les plus folles en matière d'avortement : oui il est possible d'augmenter les peines de prison contre les médecins avorteurs, oui il est possible d'abolir la loi de 1893 !
Une contre manifestation tenta en vain d'empêcher cette régression historique mais celle-ci n'a pas été reçue par le président de l'Assemblée nationale ! Un seul candidat avait accepté de participer au cortège : Edmundo Jarquin, du Mouvement pour la Rénovation du Sandinisme. Une des candidates au poste de député de cette organisation, Monica Baltodano, ancienne *comandante* de la guérilla, n'a pas mâché ses mots pour dire sa colère : « Cette conduite hypocrite montre la double morale des dirigeants du Front daniéliste [daniéliste : pour dire que le FSLN est devenu le parti de son chef Daniel Ortega] qui envoient sans honte leurs mères et filles avorter à Cuba, ce pays ayant une législation moderne et respectueuse de notre droit à la vie, et où, en plus, ils bénéficient de la générosité cubaine puisque l'avortement est gratuit, mais qui, en même temps, condamnent les femmes pauvres du Nicaragua interdites de rêver à un tel voyage hors de leur pays ».
Les participant-e-s à cette manifestation eurent l'appui de plusieurs gynécologues qui indiquent que, sans cette loi minimum d'avortement en cas de danger pour la vie de la mère, ils ne pourront plus faire leur travail. Que se passera-t-il pour les femmes diabétiques et cardiaques, dont la grossesse se révèle contre-indiquée ?
Et Monica Baltodano d'ajouter : « Jamais je n'aurais pensé que des rangs d'une organisation qui fut révolutionnaire puissent sortir des propositions aussi abjectes vis à vis de nos droits élémentaires ».
Ce revirement fut annoncé ainsi par **Rosario Murillo** dans cette déclaration d'un autre âge pour une personnalité politique : « Nous sommes profondément croyants. Nous pensons que les valeurs religieuses sont un soulagement, une protection. La foi est une façon pour les êtres humains de rencontrer la paix. Les valeurs religieuses

[7] L'alliance du FSLN et de la droite a généralement été notée dans les médias français de gauche. Voir Dominique Josse (2 novembre *L'Huma Dimanche*)ou Maurice Lemoine (site internet du *Monde diplomatique*).

sont la force dont nous avons besoin pour conduire notre vie quotidienne qui a été ces dernières années très dure. La vie quotidienne nous oblige à affronter des défis très forts or, avec la protection et la consolation de la foi, les gens se nourrissent, se lèvent et l'âme se fortifie. Nous, précisément parce que nous avons la foi et une religion, parce que nous sommes croyants et que nous aimons Dieu par dessus tout, nous avons pu survivre à tant de tourmentes, uniquement en apprenant de chaque difficulté que le Seigneur nous a envoyé, comme une leçon, comme un moyen d'apprendre. Voilà pourquoi nous sommes totalement d'accord avec l'Eglise et les Eglises en ce qui concerne l'avortement qui est un acte qui affecte fondamentalement les femmes car jamais on ne peut se remettre des douleurs d'un avortement, du traumatisme d'un avortement. Quand des personnes ont été obligées d'y recourir elles ne s'en remettent jamais. Et cette douleur nous ne la désirons pour personne.
De plus, c'est un attentat contre la foi, contre la vie. Pour ça, nous disons que nous nous unissons aux clameurs de l'Eglise, aux clameurs de la majorité des Nicaraguayens qui sont contre l'avortement. Le FSLN dit : "Non à l'avortement, oui à la vie!" Nos candidats, nos responsables, nos maires, nos députés vont se prononcer aujourd'hui. Je le répète clairement : Non l'avortement, Oui à la vie! Oui aux croyances religieuses, Oui à la foi, Oui à la quête de Dieu, car c'est ce qui nous renforce tous, chaque jour pour reprendre la route. Oui à la foi, à la religion, et à la vision de nos guides pastoraux et spirituels du peuple comme son éminence le cardinal Obando y Bravo qui a offert aux Nicaraguayens le drapeau de la Réconciliation, et que l'Unité du Nicaragua [nom du FSLN pour la campagne électorale] triomphe. C'est ce qui portera en avant le Nicaragua ».
Et la réponse est tombée le 8 novembre. Ce jour-là une femme se meurt. Va-t-elle être la cinquième victime de la loi inique que nous venons de présenter ? Pendant que le Nicaragua tire les leçons d'un scrutin historique, elle se débat entre la vie et la mort dans un hôpital de Masaya sous l'œil désespéré des médecins. A l'intérieur du placenta, un caillot de sang considérable justifierait une IVG mais la nouvelle loi interdit un tel acte. Tout être un peu sensé pense que la victoire de la « gauche » va mettre un terme à ce recul sauf que, nous l'avons vu, c'est la dite « gauche » qui est à l'origine de la nouvelle loi ! Le FSLN d'Ortega fut cependant divisé : 40% des députés refusèrent ce cadeau offert au cardinal Obando.
Le 8 novembre, le FSLN fut au plus haut avec 38% des voix et la famille Ortega jubile. Daniel revient à la présidence de la république grâce au mode de scrutin. La droite perd … avec 55% : ses divisions lui ont été fatales. La vérité du scrutin nous vient par le nouveau vice-président : Morales Carazo, un libéral parmi les libéraux qui, auparavant, travailla pour la droite avec Aleman (ex-président de la droite dure actuellement en résidence surveillée suite à une condamnation pour corruption) et aussi avec ***la Contra*** (la main armée par les USA pour tuer la révolution sandiniste). Cette « réconciliation » complète l'alliance du FSLN avec le cardinal Obando. Le FSLN, le parti de quelques nouveaux riches, est devenu le symbole à gauche d'un double discours : des pratiques politiques de droite et un discours très radical avec Chávez, Castro, Morales ; un discours qui cependant ne l'empêche pas de rester au chaud au sein de l'Internationale socialiste.

Le 8 novembre, un ami de Diego lui explique qu'il était à Managua, et qu'il suivit un débat à quatre, autour d'une table à la nappe orange comme le tee-shirt de la seule femme, **Dora María Téllez** qui parle à côté de Edmundo Jarquin, le candidat du MRS (un mouvement pour la rénovation du sandinisme). Seulement 6% pour leur parti, ce n'est pas brillant ! Dora, symbole du sandinisme audacieux de la révolution, en a vu d'autres et ne baissera pas les bras. A la droite de la table Carlos Mejía Godoy

semble avoir la tête dans ses chansons. La famille Godoy, c'est une légende dans le pays. A Managua, ils ont ouvert en 1998 « La Maison des Mejía Godoy », car à côté des chanteurs Carlos et Enrique, il existe aussi les dessinateurs et peintres Chico et Armando. Dans cette élection, avec d'autres figures du sandinisme comme Ernesto Cardenal, il a décidé de soutenir le MRS jusqu'à accepter la place de candidat à la vice-présidence. Fera-t-il une chanson pour expliquer l'échec ? Fallait-il écouter le journaliste d'***El País***, Francisco Peregil, pour qui la position de Jarquin en faveur du maintien de la loi minimum d'IVG fut une erreur. Il écrivit : « Jarquin a fait une déclaration en pleine campagne électorale qui, suivant ses partisans, a pu lui coûter beaucoup de votes dans un pays d'importante tradition catholique ». Les sondages lui donnaient entre 10 et 15% et comme le PSOL au Brésil (le parti voulant reprendre le flambeau de gauche du PT) le résultat est là : 6%. Un résultat acquis cependant sur des positions inverses puisque, là-bas, la candidate du PSOL souhaita affirmer son opposition à toute forme d'IVG. Non seulement la social-démocratie est en crise mais la recherche d'alternative aussi, d'autant que le MRS, sur le plan social, était plutôt centre-gauche alors que le PSOL se voulait très à gauche. Articuler combat social et combat laïque serait-il impossible ?

Au Brésil la situation pour les femmes n'est pas meilleure avec Lula. L'aile gauche du PT a mis les voiles en créant le PSOL et en présentant Helena Héloisa à la présidence (en alliance avec d'autres). Une femme candidate pour parler du droit des femmes, c'était la bonne voix ? Femme très à gauche Helena Heloisa est tout autant catholique conservatrice, en conséquence elle est totalement opposée à l'avortement mais totalement favorable à la contraception. Helena Heloisa ayant fait surtout campagne contre le « gangster » Lula, elle bénéficia de la faveur des médias, elle pensa atteindre 15% mais quand deux journalistes de ***TV Globo*** lui posèrent enfin la question qui fâche, sa position sur l'avortement, elle s'est mise en colère : « L'avortement n'est ni moderne, ni civilisé. Je connais des milliers de femmes qui l'ont subi et qui en sont sorties traumatisées ». Parce qu'en effet 31% des grossesses se finissent par un avortement … clandestin au Brésil. Pour comprendre la situation, voici un autre chiffre qui fait froid dans le dos : 14% des jeunes « femmes » ont eu leur premier enfant entre 10 et 12 ans !

Et puisque élection il y a eu au Brésil indiquons plus globalement la situation du PSOL. Dès le soir du premier tour, Helena a annoncé que les deux candidats en lice, c'était blanc bonnet et bonnet blanc (même si en portugais la formule n'est pas la même). D'autres membres du PSOL (Plinio) furent scandalisés par cette prise de position. Le Franco-brésilien Michael Loewy[8] qui a soutenu le PSOL a appelé à voter Lula au second tour.
Si pour une première candidature 6% c'est pas mal, la division qui s'en suivit rend le résultat d'autant plus fragile que sur le site internet de Heloisa, son slogan majeur c'était : Heloisa, la mieux placée pour battre Lula au second tour. L'ambition était grande mais la ligne erronée.
Après la présidentielle, voyons les législatives que les médias passent à la trappe, dans leur perpétuelle campagne contre la démocratie. Comme pour la présidentielle, le PSOL peut à la fois se réjouir et s'inquiéter. Réélection de trois de ses députés : Luciana Genro, Ivan Valiente, Chico Alentar, mais baisse d'influence que cela représente (perte de 4 députés). Pour le poste de gouverneur, là où le PSOL était présent il tourna autour de 2% (4% dans le district fédéral). Bref le PSOL ne

[8] Michael Lowy : La guerre des Dieux, religion et politique en Amérique latine, Editions du Félin, 1998.

dépassant pas le 5% en tant que parti, il n'aura pas accès à la télévision et au financement.
Ces résultats sont d'autant plus décevants, que les candidats de la gauche du PT subirent une déroute et que Lula est devenu un candidat au-dessus des partis. Son succès attendu dans le Nordeste s'est vérifié : un succès fondé sur une aide financière de l'Etat aux plus pauvres (1 dollar par jour à des millions de familles) et non sur une conscience politique.
Le politologue Heinz Dieterich, faisant, au même moment, un bilan récent de la gauche latino-américaine, ne parle plus de poussée à gauche dans la région. Comme Chávez, il était favorable à Lula, et il s'inquiète du raté du premier tour au Brésil, de l'échec du Venezuela aux Nations Unies, de la vente finalement refusée d'avions espagnols à Caracas, de la situation bolivienne (le PSOL n'a pas osé prendre parti pour Evo Morales contre Lula dans l'affaire du pétrole), des fraudes en Equateur et au Pérou, de l'échec politique considérable de la CONAIE en Equateur (2%), de l'absence de réflexion stratégique à Cuba pour remplacer Castro, du rapprochement entre l'Uruguay et le capitalisme nord-américain, de la persistante hégémonie des moyens de communication de masse malgré ***Telesur***, de la pénétration militaire nord-américaine toujours plus importante en Amérique latine, bref autant de signes qui ne sont pas de nature à indiquer un affaiblissement des USA dans la région.

Ce n'est pas Heinz Dieterich qui nous ramènera aux questions féministes donc revenons par nous-mêmes au sujet par un détour en Argentine. Deux jeunes filles handicapées, violées puis enceintes ont voulu faire appliquer la loi sur le droit à l'IVG quand la santé de la femme est en danger. Comme au Nicaragua où ailleurs, dans des cas similaires, l'Eglise a crié au scandale menaçant d'excommunication toute personne se livrant à l'IVG. La justice a autorisé les avortements ce qui fait que pour la première fois, l'Argentine connaissait des avortements légaux[9].

Si on passe au Chili tout proche, la lutte concerne le droit de pouvoir accéder à la pilule du lendemain. La présidente Bachelet s'est décidé à donner ce droit mais l'Eglise se révolta contre les autorités « totalitaires qui prétendent depuis l'Etat réguler la vie intime des personnes en fonction de critères autoritaires ». Je vous laisse juge de l'argumentation qui incita des juges à aller dans leur sens ! Des manifestations féministes avec comme banderole « la démocratie sera laïque ou ne sera pas » ont obtenu en appel que la justice revienne sur sa décision.

Il suffit de remonter vers le Pérou pour croiser les mêmes phénomènes. Six grossesses sur dix sont le résultat d'abus sexuels ! Et quand on arrive en Equateur on s'arrête dans un lieu surprenant, à quatre-vingt km au nord de Quito, donc près du parallèle zéro : la vallée de Cayambe. Soixante mille personnes travaillent pour y produire les roses les plus belles du monde avec comme résultat parallèle un chiffre édifiant : 90% des femmes qui y travaillent se considèrent victimes de harcèlement sexuel de la part des chefs mais aussi de leurs compagnons d'exploitation !

On pourrait penser qu'en arrivant dans la dramatique Colombie, l'état des lieux y serait pire que partout, ce pays ayant depuis toujours l'Eglise la plus réactionnaire et souvent un pouvoir de droite dure. Un premier avortement légal vient de se produire

[9] Cristina Kirchner candidate à la présidentielle en Argentine a tenu à réaffirmer son opinion claire et nette à l'avortement.

sur une enfant de onze ans enceinte suite à un viol. Les parents ont tenu bon face à une énorme pression pour les empêcher de signer la décision d'IVG.

Et le Venezuela de Chávez alors ? Si les féministes y ont imposé voici deux ans le droit d'accéder à la pilule du lendemain, le débat sur l'avortement a laissé la situation en l'état : il est seulement autorisé pour sauver la vie de la femme. Les autorités traitent le pape de nazi, tout en aimant la référence au « camarade » Jésus. « Le socialisme – que nous commençons à construire, avec l'aide de Dieu et l'inspiration du Christ, l'inspiration de Bolivar et la conscience de notre peuple, c'est différent [du capitalisme] » dit Chávez. Que le Christ soit une source d'inspiration privée est une chose, qu'il soit la source d'inspiration d'un Etat, en est une autre. Oui, le pays connaît une amélioration des conditions sociales et culturelles mais, nous le savons par l'expérience des pays développés, rien ne peut dispenser d'une législation favorisant l'avortement légal. J'ai lu avec attention « las ideas feministas latinoamericanas » de l'italo-mexicaine Francesca Gargallo. J'y ai découvert un inquiétant oubli du peuple au nom « d'utopies » qui pourraient tout à fait croiser celles «d'un islamisme féministe». Je préfère la voix de **Donatella Iacobelli**[10], qui demande clairement la dépénalisation de l'IVG. Les nombreux médecins cubains pourraient aider à cette tâche.
Pour conclure par le Nicaragua, sachez que le 8 novembre une nouvelle chaîne de télé était inaugurée à deux pas de Masaya, à Granada. Cette chaîne, ***Canal Cristo TV***, ne peut exister qu'avec l'appui financier et technique de la chaîne californienne catholique, ***Le Semeur***. Elle ne va émettre pour le moment que 12 heures par jour. Parions qu'elle ne donnera jamais la parole à ce catholique installé près de Granada qui s'appelle Ernesto Cardenal, le grand poète et symbole de la théologie de la libération.
On comprend, au bout de ce voyage, que Cuba et Porto Rico sont des exceptions qui ont « engrangé » les acquis démocratiques des années 60 et 70 avec une autorisation entière du droit à l'IVG.

[10] En mai 2007, la dépénalisation de l'avortement dans le District fédéral du Mexique entraîne des avancées importantes partout aux Amériques et je mentionne ici, dans la revue ***Envio*** du Nicaragua l'entretien important avec Maria Guadalupe Morfin Otero, pas seulement à cause du débat dans le pays mais par le lieu de publication.

Avec Rigoberta Menchú
et les peuples autochtones des Amériques

Le 15 mars 2007

Du Chili des Mapuches, au Mexique des Totzils, en passant par les Shuars d'Equateur, ou les Osages des USA, le « renouveau » des peuples autochtones commence à être connu à travers le monde. En septembre 2007, il risque de passer au premier plan avec l'élection de Rigoberta Menchú comme présidente du Guatemala[11]. Quelle est la signification de ce phénomène ?
Revendiquer un mode de vie, une culture, un rapport à la nature que les divers colonialismes renvoyèrent vers l'oubli au nom des archaïsmes ? Une position sociale utile à tous ?

Diego ne pouvait que s'arrêter un instant sur cette histoire qui le bouscule souvent depuis des dizaines d'années. Notre histoire européenne, faite de l'exploitation des Amériques, en ramena aussi le mythe du bon sauvage, de l'Eldorado, du paradis perdu, de la loi naturelle où l'Indien célébré devenait plus mythique encore que l'Indien tué. Le mythe du bon sauvage n'aurait-il pas détruit l'Indien mieux que les crimes contre « les mauvais sauvages » ?

Les deux faces de la même histoire sont toujours présentes, et ont empêché des avancées sérieuses quant aux connaissances de ces civilisations passées qui furent aussi différentes que celles qui couvrirent l'Europe. En conséquence, chercher à unifier de tels peuples, c'est un peu une supercherie. Les politiques d'assimilation auxquelles ils furent soumis sont très diverses. Des Shuars de l'Amazonie équatorienne découvrirent les hommes blancs voici seulement quarante ans ! Certains blancs étaient agriculteurs et d'autres cherchaient du pétrole d'où des différences considérables quant aux conséquences. Mais il reste un point commun, dans le Sud des Amériques et en partie au Nord : tous ces peuples vivent de rien. Ils pratiquent « la simplicité » mais pour des raisons involontaires.

Le président du Venezuela vient cependant de découvrir qu'ils vivent le futur socialisme de son pays ! On voit ressurgir, à la fois des lieux communs, et des pistes de réflexions utiles. José Carlos Mariátegui un grand socialiste péruvien, un Américain du début du XXème siècle a écrit : « Notre socialisme doit être une construction héroïque, et une des racines les plus fondamentales de notre projet socialiste, se trouve chez les indigènes ». Sa pensée s'est formée en croisant les diverses réalités péruviennes, et la pensée de Gramsci, car il vécut longtemps en Italie au moment où le philosophe était en prison. Il ne suffit pas, pour réfléchir au rapport entre ces civilisations et notre avenir, de s'en référer à quelques citations. Il ne suffit pas qu'Hugo Chávez ajoute : « Avec plus de raisons que jamais, je crois que nos frères les Aborigènes de Capanaparo, de Tronador, de Barranco Yopal, de Delta Amacuro sont les porteurs de la semence socialiste de notre terre, de notre nation, de notre Amérique. Ils vécurent le socialisme pendant des siècles, et encore aujourd'hui dans le Carabalí sur les rives de Capanaparo, ils vivent dans le socialisme ».

---

[11] Un Hors Série spécial du ***Courrier international***, Fiers d'être indiens, (juin- juillet- août 2007) permet un approfondissement important de la question. On y retrouve bien sûr Rigoberta Menchú.

Au cours des années 50 déjà, des socialistes péruviens virent du socialisme dans l'Empire inca. Ils voulaient mécaniquement vérifier la pensée de Mariátegui qui était pourtant plus dialectique que mécanique. Fort heureusement, l'avenir humaniste de la planète ne peut plus réduire les peuples autochtones à des sauvages (bon ou mauvais) mais on ne peut non plus réduire un « empire » à des vertus socialistes abstraites. Les autochtones vécurent en portant de grandes philosophies même si elles ne se matérialisèrent pas dans des livres. Dans bien des endroits, y compris aux USA, ils témoignent du dynamisme de ces philosophies. Cependant on ne peut laisser croire que le socialisme qui existe encore sur les bords de l'Amazone peut devenir la lumière éclairant notre futur. Hugo Chávez est bien placé pour savoir que le développement pétrolier qu'il propose pour son pays élimine, là où il se produit, des civilisations indigènes qui persistent seulement là où notre système économique n'a aucun intérêt.

Dans un film « Tu sangre » de 2005, une Shuar d'Equateur, vivant de rien dans la forêt amazonienne indique : « Oui, nous sommes riches, nous avons de quoi manger, boire, nous avons ce qu'il nous faut». De son expression, de son visage, émanait une réelle joie de vivre, où le critère de la richesse n'est pas la possession mais l'échange. Le réalisateur du film lui demanda alors pour qui elle allait voter aux prochaines élections municipales (le film avait pris ce prétexte pour rendre compte de toute la réalité du groupe). Avec le sourire, elle répondit : pour un Shuar qui représentera mieux ma communauté. Elle ne se présentait pas comme un modèle à suivre. Elle disait sa vie. Un autre membre de sa communauté pouvait avoir d'autres ambitions, d'autres rêves. Pouvoir prendre en compte la diversité de ces vies là à travers toutes les Amériques, c'est sans doute une richesse fabuleuse mais à condition de sortir des généralités. Les zapatistes du Mexique, les Indiens de Bolivie, et la fabuleuse histoire du Guatemala devraient occuper davantage les écrans de télévision pour alimenter nos réflexions sur le projet de société à construire qui a peut-être plus besoin de se concevoir « à côté » du système dominant pour être mieux, contre lui. Comment se « soustraire » à l'idéologie dominante sans retomber dedans ensuite ? Vieux rêve … vieux rêve.

Avec Lori Berenson au Pérou

Avril 2009

J'ai évoqué le cas de cette Nord-américaine emprisonnée au Pérou dans un texte très ancien repris sur ce blog (voir référence à la fin). Le 25 mai 2010 elle a été enfin libérée. Etait-elle vraiment la terroriste qu'affiche le titre de ce jour-là, du journal péruvien ***El Comercio*** : La terroriste Lori Berenson sortira de prison ?

Il s'agit bien sûr d'une sortie conditionnelle, la peine de 20 ans devait la laisser en prison jusqu'en 2015. Elle devra une fois par semaine aller voir le juge, ne pas quitter le pays, et ne pas reprendre des relations avec ses anciens amis. Elle s'est repentie d'avoir planifié avec d'autres l'attaque du Congrès péruvien pour demander la libération d'amis du MRTA.
Cette libération est autorisée par des décrets de 2003, du temps de la présidence de Toledo, mais le ministre actuel de la justice prétend que si elle est libérée, elle sera expulsée du pays, ce à quoi son avocat et époux, Aníbal Apari, répond que c'est impossible du point de vue juridique.

Depuis l'époque du MRTA au Pérou, groupe de guérilleros qu'il ne faut pas confondre avec l'infâme Sentier lumineux (ils utilisèrent les armes mais sans utiliser les massacres), beaucoup d'eau a coulé sous les ponts de l'histoire. Lori est tombée amoureuse de son avocat avec qui elle a eu un enfant en prison, et l'histoire du monde, sans que les problèmes soient résolus, a tourné plusieurs pages.

Quelles sont les leçons qu'elle tire de cette histoire, de son histoire ? Je serais curieux d'en savoir plus : en prison elle est devenue poète, cuisinière, et j'imagine que son désir de justice sociale n'a pas dû la quitter, même si les moyens pour y parvenir ne sont plus les armes. 20 juillet 2010 Jean-Paul Damaggio

P.S. : Je case ici quelques-unes des lettres que j'ai écrites sur le cas Berenson, à Alberto Fujimori.

21 avril 2009

Cher Alberto
La pluie qui persiste autour de moi vient de me pousser vers mon ordinateur où j'ai eu subitement envie de savoir où en était le cas « Lori Berenson ». Cette New-yorkaise qui croupit depuis des années dans les prisons péruviennes, où elle fut envoyée en 1995 suite à sa capture, doit attendre la fin de son incarcération qui approche au moment où la tienne commence, et c'est drôle !
Je n'aurais pas pris la plume pour mentionner de telles banalités si je n'avais appris qu'aujourd'hui même elle a quitté la prison Huacariz de Cajamarca pour se retrouver à la prison de Chorillos à Lima. Le transfert s'est fait par bus grâce à l'emprise Díaz : départ à dix-neuf heures jeudi 16 avril, et arrivée à La Victoria, à Lima, à onze heures le lendemain matin. Pourquoi ce transfert, cher Alberto ? Il s'en passe des choses dans cette prison de Cajamarace : en 2008 on y a trouvé des kilos de drogues, de très nombreuses armes et surtout des cellulaires (nous disons téléphones portables) mais jamais personne n'avait imaginé qu'une des rares femmes présentes parmi les 600

détenus (pour 500 places) puisse tomber enceinte ! Oui, Lori Berenson attend un enfant pour le mois prochain et, depuis la nouvelle qui date de septembre, plusieurs personnes se sont laissées aller à penser qu'il existe un lien entre la visite de son mari intervenue le 15 août, et l'attente du fils.
Moi-même je ne savais pas que Lori s'était mariée en 2005 avec Aníbal Sánchez Apari, un détenu qu'elle croisa et aima à la prison de Puno. Tous deux purgeaient la même peine en tant que membres du MRTA (Mouvement Révolutionnaire Tupac Amaru) mais Aníbal a pu sortir avant, alors que Lori doit attendre 2011.
Le transfert à Lima s'explique pour deux raisons : Lori avait déjà des douleurs lombaires et de plus, à quarante ans, la grossesse mérite des surveillances impossibles à la clinique Limatambo de Cajamarca, où on découvrit sa nouvelle situation.
Sa prison des alentours de la célèbre Cajamarca, Lori dût la laisser avec un pincement au cœur : elle y apprit le métier qu'elle veut faire en sortant, fabriquer des gâteaux et particulièrement les traditionnels ***panetones*** de Noël qui ne sont pas qu'italiens ! Cher Alberto, as-tu seulement une idée des activités que tu vas déployer pour occuper dignement ton temps en prison ? En revenir à tes études mathématiques ? Ou écrire tes souvenirs ? Je pense pour un livre de mémoires et je veux t'aider.
Quand, lors de son arrestation, devant les caméras de télévision, Lori déclara sans se gêner : « Au MRTA il n'y a ni délinquants, ni terroristes, c'est un mouvement révolutionnaire » vous auriez dû, Alberto, deviner qu'elle allait vous donner du fil à retordre. A 18 ans, elle a abandonné la vie d'enseignante toute tracée, que ses parents lui préparèrent à New York, pour vivre au Salvador, suite à un échange universitaire. Etudiante en anthropologie social, elle fut marquée par la misère sociale qu'elle découvrit. Elle devint secrétaire du FMLN (Farabundo Marti de Libéracion National).
Quand le juge lui déclara :
- Le FMLN a commis des excès contre les populations ?
- Beaucoup moins que l'armée du Salvador répliqua-t-elle.
Une enquête des Nations Unies a révélé par la suite que pour le Guatemala 80% des massacres furent le fait de l'armée de ce pays et 20% le fait de la guérilla qui riposta avec les moyens du bord. Au Salvador la proportion a sans douté été la même.
En Février 1990, Lori partit au Nicaragua pour mieux apprendre l'espagnol et aider les réfugiés du Salvador. L'histoire s'enchaîne comme celle d'un espoir de justice libération. Elle travailla pour le FMLN à Managua puis en 1992 et 1994 elle revint au Salvador. Pour achever ce détour instructif par l'Amérique centrale, voyons l'étape Panama. Par des traductions et autres petits boulots, elle y survécut jusqu'à la rencontre de Pacifico Castellon qu'elle suivit au Pérou en 1994. Dès novembre 1995, vos services, cher Alberto, prouvèrent leur efficacité : elle fut capturée dans le quartier de La Molina à Lima, suite à un affrontement avec la police, et elle fut condamnée à la perpétuité en mars 1996 par des tribunaux dont on ne peut pas dire qu'ils avaient le souci de la vérité.
Le 3 septembre 2000, par un article de Laura Puertas, je découvre le cas dans cet infâme journal que vous n'avez jamais supporté : La Republica. Les lobbies nord-américains avaient réussi à mettre la Cour interaméricaine des droits de l'homme sur le dossier mais sans succès.
Lori Berenson connaissait parfaitement une autre membre du MRTA, Nancy, la femme de Nestor Cerpa, le chef du commando qui prit les otages à l'Ambassade du Japon en 1996. D'ailleurs, avant de mourir sous les coups de feu des policiers, la dernière demande de Nestor était simplement la libération de sa femme. Pour te rappeler, Alberto, avec qui tu vivais à l'époque, voici une info de l'ex-otage ambassadeur du Japon dans un entretien à La Republica avec Angel Paez en juillet

1997 : «Pendant la prise d'otages, j'ai caché les bijoux de ma femme, Naoko, et les portraits des empereurs Akihito et Michiko pour que les subversifs ne les prennent pas comme trophée de guerre mais, quand nous sommes revenus à la résidence, après la capture, on nous rendit seulement les portraits de nos empereurs. »
Les bijoux n'avaient pas pu être volés par les guérilleros du MRTA : ils furent tous tués !
Bref, après ta réélection de l'an 2000, les USA décidèrent de se faire moins gentils en ressortant le cas Lori Berenson. Mais il y a eu la fameuse vidéo qui fit tomber Montesinos et puis d'autres vidéos qui rendit le cas de la New-Yorkaise inutile pour provoquer votre chute. Dans une vidéo y apprend qu'au moment des accords avec l'Equateur suite à la guerre, des demandes furent formulée par Ferrero Costa, le négociateur de l'OEA, en faveur d'un nouveau procès pour la Nord-américaine prisonnière alors à Yanamayo à Puno. Vladimiro accepta l'idée. La jeune femme devenait à cette occasion une monnaie d'échange : un geste pour Lori contre un geste en faveur de la paix, mais la paix put se conclure sans ce marché !
Je crois Alberto, que dans tes Mémoires il te faudrait suivre d'abord l'acte d'accusation pour le comparer avec le tien. Avec le MRTA, pouvait-elle fomenter la prise du Congrès en 1995 ? Ensuite il te faudrait suivre à la loupe, l'enquête : pourquoi seulement en l'an 2000 des juges proposent-ils de la confronter avec Pacifico Castellon, le peintre panaméen ? Ils auraient loué ensemble l'appartement où fut capturé l'un des chefs du MRTA Miguel Rincon Rincon.
En fait, Montesinos, à découvrir l'arrogance d'une femme n'hésitant pas à le défier, eut l'idée d'en faire une affaire, c'est-à-dire un nouvel outil pour assurer son propre pouvoir. Quels conseils reçut-il de ses amis de la CIA ? Et toi-même, don Alberto, comment as-tu pris la mesure de l'embrouille ?
Tout d' un coup, je me dis, cher Alberto, que j'aurais plutôt dû écrire à la jeune femme aux cheveux longs, aux lunettes sages et à la pose tranquille. Voici ce que je lui aurai dit :

Chère Lori,
Je souhaite que la naissance de ton fils puisse t'ouvrir une page heureuse de ta vie. Je souhaite que ta sortie de prison soit une revanche contre l'injustice. Je me souviens de toi au cours du second procès en l'an 2001, quand tu jetas quelques coups d'œil à tes parents Mark et Rhoda Berenson que tu revoyais à cette occasion. Leur regard te renvoya des images sages d'une enfance qui te semble si loin. Ta vie au Pérou a-t-elle créé un mur entre eux et toi ? Je sais qu'ils aiment beaucoup tes ***panetones***.
Le procureur du Pérou, à présent débarrassé de Montesinos, mais qui en restera la créature, était encore saignant alors. Mario Cagnaro (ça sonne italien) a signalé que dans la prison de Chorillos où tu as abouti ces derniers temps, tu as chanté à la gloire du MRTA avec... Nancy. En fait, tu prétends que ta seule participation visa à attirer l'attention des gardiens sur l'état de santé de Nancy. Presque déjà six ans de prison, et Nancy toujours avec toi ! Celle qui a perdu son amour dans cette fameuse attaque de l'Ambassade du Japon, comment va-t-elle aujourd'hui ? Sur une photo de presse de l'an 2000, je l'ai aperçu pour la première fois dans un habit vert. Nancy, mère d'un enfant dont le père fut Nestor Cerpa, aura-t-elle droit à un autre procès ?
Le plus dur face à face de ce procès d'hier, ce fut la confrontation avec ton ancien amoureux, ce Panaméen qui pour sauver sa peau sera prêt à tout. Il expliquera comment tu as rencontré en Equateur, Carlos, c'est-à-dire, Nestor Cerpa et comment il vous confia 5000 dollars à chacun pour passer au Pérou afin d'y créer, à Lima, une planque pour le MRTA. Il aura la mémoire des dates et je cite, ce 6 novembre 1994 à Panama, celle de votre première rencontre, celle d'un amour possible ou impossible,

celle d'une lutte à couteaux tirés. Chère Lori, les hommes sont peu fiables mais l'histoire est pleine de rebondissements : celui-là même qui cause le plus grand de tes malheurs, cet ex-président Alberto que tu as le droit de vomir, tu vas peut-être le croiser en prison avec son complice Vladimiro ! J'avais imaginé à tort une condamnation inférieure à sept ans, les sept ans que tu as déjà fait, tu dois en fait attendre 2011 et comme tu peux garder ton fils en prison trois ans, vous sortirez ensemble ! Tu n'auras pas, à ta sortie, un vaste réseau capable de t'offrir un voyage de par le monde pour expliquer ta jeunesse, aux assoiffés de justice, tu auras seulement une famille pour te réconforter. Peut-être emploieras-tu les mots pour nous écrire les récits de ta survie ? Ta révolte, Lori, sans frontière et sans fin, appartiendra à la clandestinité de la dignité humaine d'un siècle qui la bafouait. Un jour d'avril, j'ai tenu à apporter mon soutien financier à la mère de Nestor Cerpa qui vivait alors en France mais je ne sais trop aujourd'hui où elle est. Bref, je te souhaite bon courage et prends soin de toi. Jean-Paul Damaggio

Avec Francesca Gargallo

Le féminisme théorique

Elle s'appelle **Francesca Gargallo** et publie en 2004 un livre sur les idées féministes latino-américaines[12].
L'éditeur est colombien (*Desde abajo* : d'en bas) l'auteure italo-mexicaine (née en 1956 à Syracuse, Sicile) et le sujet traité concerne toute l'Amérique latine. Autant le dire tout de suite, si j'apprécie énormément l'effort réalisé pour présenter les combats féministes d'Amérique latine, je ne partage pas la philosophie d'un livre conçu pour justifier les idées d'un des courants.
Francesca Gargallo se veut à la fois observatrice du combat féministe général, et engagée dans ce même combat (elle y est engagée aussi par son travail de romancière). Pour schématiser, elle le divise en deux tendances : celle plus tournée vers le combat pour l'égalité hommes-femmes et celle, la sienne, plus tournée vers « la différence sexuelle ». Dans le même temps, comme l'indique son titre, elle veut valoriser le combat latino-américain à partir duquel doit se développer un féminisme « autonome » différent de celui imposé par le monde occidental qui aurait dernièrement mis en avant la question du « genre » comme nouveau pilier vermoulu du féminisme.

J'ai lu avec attention la présentation du panorama des philosophes féministes à travers les cas de **: Ofelia Schutte, Graciela Hierro, Gabriela Cano, Eli Bartra, Diana Elena Maffia, Urania Ungo, Maria Cristina Lugones, l'Espagnole Cecilia Amoros, Clara Kuschir, Marie Luisa Femenias, Ana Iriarte**. J'ai lu avec attention le tableau des historiennes du féminisme à différencier des historiennes de la vie des femmes. J'y ai croisé avec intérêt une référence à **Flora Tristan**. Des pages très précieuses qui montrent un pan entier d'une histoire oubliée là-bas comme partout. Mais voilà, je n'ai pas été convaincu par le postulat du livre : il existerait un féminisme authentiquement latino-américain dont la récupération historique permettrait de développer un futur original de l'utopie que représente le féminisme en question.

Je reconnais sans problème l'existence d'un marxisme latino-américain né du travail de José Carlos Mariategui (un auteur de référence de Francesca Gargallo), un marxisme qui a aidé à la naissance d'un catholicisme latino-américain, *la théologie de la libération* (qui a, tout autant, des sources françaises)[13]. Je reconnais l'existence d'une littérature latino-américaine même si, très souvent, il s'agit plutôt de littératures péruvienne, argentine, colombienne etc. Inversement, dans le champ féministe, malgré les efforts de Francesca Gargallo les idées et combats mentionnés recoupent globalement ce qui s'est passé ailleurs dans le monde. Faut-il en déduire qu'en tant qu'homme, je suis incapable de saisir les nouveautés des idées mentionnées ?

---

[12] Francesca Gargallo : *Las ideas feministas latinoamericanes*, agosto 2004 Ediciones Desde abajo
[13] Michael Loewy : *La guerre des dieux : Religion et politique en Amérique latine*, Editions du Felin, 1998

L'auteur du livre appartient à la tendance de « la différence sexuelle ». Elle a beau écrire que, sur ce point, elle se différencie de la philosophe **Luce Irigaray** qui joua un rôle essentiel pour illustrer cette thèse, je n'ai pas su voir la dite « différence » d'autant que le parcours de Luce Irigaray est une histoire en soi[14]. Se différencie-t-elle des premiers écrits de la Franco-belge ou des derniers ?

En fait, pour Francesca Gargallo la tendance qui lutte pour l'égalité hommes-femmes aurait perdu toute radicalité car la référence centrale à la dite égalité, serait une référence à un schéma social masculin, ce qui expliquerait que les dirigeantes de ce courant aient pu se laisser dominer par les institutions internationales, sources d'aides financières. Cette collusion pousserait à réduire le féminisme à une suite de petits pas vers l'hypothétique égalité (par exemple, en matière de droit à l'avortement : obtenir d'abord ce droit pour les femmes violées, puis pour un foetus anormal, avant d'en arriver au droit à l'avortement en général). Le courant se fondant sur la différence sexuelle, et luttant pour l'autonomie des femmes, serait irrécupérable et porteur en conséquence de l'émancipation globale qui naîtra de l'émancipation féministe.

La thèse en question, que Luce Irigaray a confronté de manière constante à l'action des féministes du Parti communiste italien (ce qui l'a conduit à évoluer et à publier des livres traduits en Italie dont les Français n'ont pas eu l'original ou alors avec beaucoup de retard ![15]) a ses mérites autant que ses limites. Et preuve des limites, la contradiction dans laquelle se débat Francesca Gargallo : pour elle, le symbole de la réduction du féminisme au combat pour le « genre », se situe dans la dénonciation actuellement à la mode des violences conjugales faites aux femmes qui, à ses yeux, seraient minimes, par rapport aux violences que le système social global produit sur les dites femmes. Or ce combat, qui a gagné une loi en Espagne par exemple, se rattache tout autant à la question de la différence sexuelle qu'à celle du droit à l'égalité. Même si c'est par des voies particulières, « la différence sexuelle » peut, autant que le combat pour le droit à l'égalité, s'écarter de la remise en cause radicale du système dans lequel nous vivons. Oui, au nom de l'égalité l'action peut se perdre dans une stratégie des petits pas, où l'objectif du pouvoir dominant est de plier le statut des femmes à celui que les hommes de pouvoir leur préparent. Par exemple, lutter pour qu'en politique les femmes puissent accéder aux mêmes postes que les hommes, c'est parfois admettre que la politique conçue par les hommes en question, est bonne en soi. Or, l'accès égal des femmes à la politique suppose un changement radical du fonctionnement politique de la société, puisque l'exclusion des femmes en était une substance essentielle. Oui, au nom de la différence sexuelle, Luce Irigaray a produit elle-même des textes fondamentaux sur les impasses que ce combat pouvait entraîner (voir note 3).

Comme j'analyse les idées féministes latino-américaines à travers le prisme européen, Francesca Gargallo va me répondre que je tombe dans le piège qu'elle dénonce (sauf que mon prisme me paraît global). Elle peut, pour se différencier, parler d'autonomie,

---

[14] Page 172 de son livre Francesca Gargallo écrit : « Individuellement j'avais lu les textes de la librairie des femmes de Milan, du groupe Diotima des philosophes de Vérone, de la philosophe et psychanalyste franco-belge Luce Irigaray mais je pensais et agissais à partir d'autres définitions de la différence sexuelle, perspectives développées à partir de la réalité du mouvement féministe latino-américain, de la lecture de Julieta Kirkwood, et des actions effectuées par le collectif de la Morada et par Radio Terre pendant la dictature pinochétiste, tout comme à partir des idées d'autonomie des peuples indigènes équatoriens et mexicains ».

[15] Luce Irigaray : *La democrazia comincia a due*, Bollati Boringhieri, 1994

mais le concept ne me paraît rien changer à la question. Quand les Zapatistes luttent pour l'autonomie des peuples indiens du Chiapas (une référence de F. Gargallo), en Europe on imagine qu'ils souhaitent se séparer du Mexique, or, il n'y a pas plus nationalistes mexicains que les Zapatistes, des nationalistes qui veulent cependant changer la nation mexicaine mais en restant nationalistes. Face au géant US, pas question à leurs yeux d'atomiser le Mexique. Et sur la question du féminisme, les Zapatistes expérimentent douloureusement celui qui provient des traditions indigènes. Dans les organismes autonomes de gestion sociale, malgré les volontés affichées, les femmes restent écartées des responsabilités, et il ne sert à rien d'invoquer à tout propos le mal capitaliste (dont on sait qu'il détruit les dites traditions).

Or, dans le contexte du néo-libéralisme, que le féminisme institutionnel négligerait aux yeux de Francesca, pour en tirer quelques bénéfices en subventions diverses, le combat pour l'autonomie territoriale, sociale, religieuse, sexuelle m'apparaît piégé. Les classes dominantes réactualisent ainsi le vieux concept : « diviser pour régner » : par la victoire du communautarisme sur l'esprit de laïcité[16]. La région riche de Bolivie (Santa Cruz) demande son autonomie pour ne pas devoir aider les régions plus pauvres, comme la Catalogne en Espagne, la Lombardie en Italie, le Zulia au Venezuela etc. Les femmes faisant de leur autonomie le pilier d'une relance de l'utopie féministe, ça cadre tout à fait avec une stratégie néolibérale où chacun est invité à s'enfermer dans sa case (autrefois cette invitation était un ordre car les moyens de communication manquaient pour convaincre les citoyens de s'autodétruire). Autant j'admets que le féminisme des années 90 ait pu rater sa mutation (ou son évolution) par manque d'analyses du néo-libéralisme, autant l'utile mise en garde que Francesca Gargallo fait sur ce point, ne peut me convaincre de la justesse de ses positions « différentialistes ». J'en veux pour preuve un dernier élément que je livre en conclusion.

Toute référence aux questions religieuses est presque totalement absente[17]. Les deux mentions anecdotiques au combat contre les traditions catholiques ne peuvent permettre de comprendre comment, sur ce terrain aussi, le néo-libéralisme a changé la donne. Si, par la stratégie des ONG, il a pu mettre à sa botte des organisations de charité comme des organisations féministes (j'en conviens aisément avec Francesca), il est très grave de négliger le nouveau statut offert aux églises diverses et que les clergés se sont empressés d'accepter. La puissance de Bush ne peut s'analyser sans étudier ses liens avec les fondamentalismes religieux, et l'Amérique latine, pas plus que le reste du monde, n'est épargné par le phénomène en question. La renaissance de l'intégrisme religieux provient de deux sources : l'échec des religions ordinaires (y compris la théologie de la libération) face aux régressions sociales provoquées par le néo-libéralisme triomphant, et l'appui institutionnel du même néo-libéralisme aux religieux conformes (la boucle est bouclée : un mal produit un remède pire que le mal). Les dernières élections péruviennes et boliviennes ont confirmé la montée en puissance des évangélistes qui courent sous leur propre drapeau. Dans l'ancien Zaïre

[16] La référence page 178 du livre de F. Gargallo à la revue *Nouvelles questions féministes* n'est pas une surprise, tout comme l'absence de référence au courant animé par *ProChoix*.

[17] Page 177 F. Gargallo fait l'inventaire des situations qui prouvent la pluralité des féminismes que son mouvement *Les complices* a discerné : « femmes pauvres, paysannes, indiennes, blanches, noires, hétérosexuelles, lesbiennes, bisexuelles, vieilles, jeunes, d'âge mûr, inscrites dans des courants socialistes, néo-libéraux ou rattachées à des idéologies religieuses ». Car, au bout du compte, des idéologies religieuses méritent surtout une mention car elles peuvent aussi conduire au féminisme !

ou en Inde, le phénomène est le même avec des variantes religieuses. Or toutes les religions ont un point commun : la haine des femmes. Comment prétendre réanimer une radicalité féministe sans la moindre analyse de ce phénomène ? En se référant à **Fatima Mernissi** ?[18] Je connais parfaitement le combat phénoménal conduit par cette Marocaine au cours des années 90. Face aux avancées intégristes des années 2000 que peut-elle faire ? C'est à ça qu'il faudrait aussi répondre dans un livre publié en 2004. Mais Francesca Gargallo préfère réduire **Ben Laden** à l'agent de la CIA qu'il a été, sans mesurer « l'autonomie » qu'il a gagné, et elle préfère en appeler au respect de la différence religieuse qu'à l'analyse des nouveaux pouvoirs des clergés internationaux (le mot clergé n'a pas le même sens dans toutes les religions mais dans toutes les religions on trouve des courants pour qui la religion n'est rien d'autre que la politique).

Est-ce à dire que je m'autorise à donner des conseils ? Le livre de Francesca Gargallo, je l'ai acheté à Caracas où depuis 8 ans la révolution bolivarienne avance sans cesse (on le trouve sur internet en tapant le nom de l'auteure sur google). Pourquoi aucune mention n'y est faite du processus en question ? Une seule référence historique au philosophe **Simon Rodriguez** permet à Francesca de parler du Venezuela. Un peu court. Or le sujet est d'importance : il fut la raison même de mon achat du livre. La Constitution bolivarienne donne des droits importants aux femmes. Dans *il Manifesto*, un article de **Selma James** coordinatrice de *Women's Strike*, fit l'éloge de la dite Constitution et de l'action des femmes en faveur de Chavez suite au coup d'état manqué contre le président le 11 avril 2002. Elle indique que quatre mois de pression continue sur le pouvoir permirent la présence d'éléments féministes dans la Constitution avec la reconnaissance du travail domestique comme travail productif social par exemple. Cependant, dans le concret de la vie, le droit à l'avortement reste « oublié »[19]. En juillet 2005, dans un journal d'extrême-gauche, *El militante*, **Rosa N. et Felipe Ponce** abordent franchement la question et ils concluent ainsi en termes reconnaissables dans tous les discours de ce type :
¡Fuera la Iglesia y la religión de los asuntos del Gobierno Bolivariano!
¡Porque cada mujer tenga el control de su propia vida y cuerpo!
¡Por la emancipación de la mujer y todos los sectores oprimidos!
¡Luchemos por el Socialismo, única solución frente a los males del capitalismo![20]
Face à cette situation , le courant *droits pour l'égalité* répond avec Selma James que quand les médecins cubains soignent enfin les habitants des quartiers populaires, les femmes en profitent tout autant que les hommes et que cette politique sociale vaut les meilleures politiques féministes. Les femmes sont chefs de famille dans 65% des cas au Venezuela, elles sont très présentes dans les comités de santé, d'alphabétisation, de lutte contre le chômage etc. La mesure phare mentionnée par Selma c'est la *Banmujer* (banque pour le développement des femmes) qui aide le mouvement coopératif impulsé par les femmes. Le courant *autonomie des femmes* est en droit de se féliciter de cette mesure mais, quand on prétend que la femme introduit surtout la

[18] Elle mentionne son livre de 1992 : *La peur de la modernité, Islam et démocratie* qui, en français, donne *: La peur-modernité conflit islam démocratie*, Albin Michel, 1992 (la disparition du mot conflit me paraît significative). Et depuis ? Son travail autour du harem n'a, en rien, fait avancer les questions féministes.
[19] Une étude sur ce point particulier serait indispensable pour saisir les enjeux d'un débat qui fait polémique dans le pays depuis 2004, une polémique qui fait se croiser les médecins, les juges, les évêques, les politiques … et les femmes.
[20] Que l'Eglise et la religion s'écartent des actions du gouvernement bolivarien ; pour que chaque femme ait le contrôle de sa propre vie et de son propre corps ; Pour l'émancipation de la femme et de tous les opprimés ; Luttons pour le socialisme l'unique solution face aux maux du capitalisme.

question du corps dans la politique, pourquoi ne pas signaler que les médecins cubains pourraient apporter la législation progressiste de leur pays en matière d'avortement ? Et je ne parle de l'IVG (300 à 500 femmes meurent par an au Venezuela des suites d'un avortement illégal pour lequel la personne n'a pas pu débourser les 400 000 bolivars nécessaires à une opération plus sûre) que pour aller vite, car il faudrait étudier aussi toute la situation de la contraception tout aussi pénible. Pour les deux courants ainsi unis, la question sociale prime la question du « genre » ce qui n'a rien de latino-américain mais tout d'un débat qui nous replace dans le cadre global du féminisme.
La question féministe au Venezuela fait peu *la Une*[21] : peut-être parce que Hugo Chavez, dans sa *realpolitik* caractéristique de celle de tout chef d'Etat, ne veut pas aggraver son cas par rapport à sa propre église, et soigne son alliance avec le pouvoir de Téhéran dont on sait combien il est peu social et antiféministe ? Le combat du gouvernement du Venezuela contre deux intégrismes, les sectes évangélistes fortement présentes dans les communautés indiennes du sud du pays, et *l'Opus Dei*, aurait dû éclairer plus globalement la politique suivie ! Mais la question féministe n'avait rien à avoir avec ce combat qui visait surtout une dénonciation de la politique des USA.
Depuis 1998, je soutiens sans cesse la révolution bolivarienne mais, à la lumière du triste statut fait à l'utopie féministe, un point crucial pour mieux analyser toute la société, je crains le pire pour le futur de la dite révolution. Le fait que Francesca Gargallo n'ait pas daigné se prononcer sur le sujet, aggrave encore plus mes craintes (il est juste de reprocher la collusion de féministes avec des ONG, mais alors il faut savoir être critique avec ses amis car je précise que, par ailleurs, l'écrivaine s'est positionnée en faveur des Bolivariens).

Pour sortir des fausses oppositions, il serait si simple d'inventer un droit à la différence dans l'égalité, concept que le philosophe marxiste **Henri Lefebvre** tenta de développer à la fin de sa vie ! Je pense depuis longtemps que le féminisme peut contribuer à la mise en place de cette stratégie globale : faire que le droit à la différence nous permette d'avancer vers plus d'égalité. Dans cette perspective, la différence change le rapport à l'égalité et l'égalité le rapport à la différence. Les deux concepts s'alimentent au lieu de s'opposer (l'égalité peut mieux éviter les pièges de l'égalitarisme). L'union des progressistes fait un bond en avant. Le néo-libéralisme est alors battu car ses objectifs constants de division reculent. Un futur de solidarité pointe le bout de son nez. Mais je rêve encore et le cauchemar continue.
30 juillet 2006 Jean-Paul Damaggio

[21] Pour comprendre, il serait peut-être utile de publier une biographie de **Manuela Saenz**, l'amante de Simon Bolivar, que tant de Bolivariens, au nom de la conception religieuse de l'amour, voulurent effacer de l'histoire du *Libertador* alors qu'elle lui sauva la vie à un moment crucial. Toute leur correspondance fut brûlée !

Avec Maria Rosa Cutrufelli

Retour à Olympe de Gouges vue par une Italienne

6 mars 2008

Grande chevelure rousse et bouclée, lunettes, écharpes, la soixantaine, Maria Rosa vient d'apporter à Montauban son italien (traduit par M. Crivella) et sa connaissance d'Olympe de Gouges. Emu d'être dans la ville de naissance de l'héroïne de son roman ***J'ai vécu pour un rêve, les derniers jours d'Olympe de Gouges***, et devant Benoîte Groult, auteure d'une biographie d'Olympe que Maria Rosa a avec elle, elle nous explique comment elle se trouve là.
Je retiens la distinction qu'elle propose entre le féminisme anglo-saxon de Mary Wollstonecraft et celui d'Olympe de Gouges, qui lui permet de se positionner avec passion dans le camp d'Olympe. Autour de 1790, en Angleterre, dans le courant pour la liberté, Mary se bat pour l'égalité tandis qu'en France, dans le courant égalitaire, Olympe se bat pour la différence féminine. L'humanité n'est pas UNE mais DEUX démontre en acte Olympe en rédigeant une déclaration des droits de la femme contre la déclaration UNIVERSELLE des droits de l'homme.
Le seul homme à intervenir dans le débat indique qu'il ne comprend pas en quoi la dite déclaration n'était pas universelle. Or le fait saute aux yeux : pendant que les sujets du roi devenaient citoyens et multipliaient ainsi leurs pouvoirs, les sujettes du roi restaient des sujettes de la république et prenaient un retard fou dans le combat émancipateur. Une voix rappellera les retards quant au droit de vote et tant d'autres droits encore à ce jour à conquérir. Faut-il s'inquiéter en conséquence que la France soit le seul pays francophone à préférer « droits de l'homme » à « droits humains », formule qui pour Benoîte Groult, défenseuse de la « féminisation » des mots, permet d'englober hommes, femmes et enfants ?

Dans la parole de Maria Rosa j'entends tout le combat des féministes italiennes pour « la différence sexuelle » conduit en compagnie d'une française : Luce Irigaray. Ce courant se heurte toujours au courant égalitaire pour qui toute reconnaissance d'une différence entraîne l'acceptation d'une hiérarchie. Les « égalitaires » (je mets des guillemets car les deux courants se réclament de l'égalité) considère que la différence biologique est d'autant plus marginale par rapport au social que femmes peuvent de plus en plus faire tous les métiers des hommes, vu l'évolution des technologies, ce qui évite de cautionner les théories idiotes sur l'éternel féminin : les femmes reines de l'instinctif, de la paix, du quotidien etc. Luce Irigaray elle-même est ensuite revenue sur une différence stricte, pour adopter un principe plus dialectique dans la relation hommes/femmes avec son livre publié d'abord en Italie : ***J'aime à toi***.
J'englobe ce débat dans deux formules : le droit à l'égalité dans la différence ou le droit à la différence dans l'égalité. Soit l'objectif premier c'est l'égalité avec la différence en décor, soit l'objectif premier c'est de saisir la réalité d'une différence à inscrire dans un horizon égalitaire. Bien sûr, il existe le courant droit à la différence contre l'égalité (donc hiérarchie entre l'homme dominant et la femme dominée « par nature » ou droit à l'égalité contre la différence (l'homme doit devenir une femme comme la femme doit devenir un homme).

Sans entrer ici dans le détail, il est vital de se souvenir de la fusion que Flora Tristan tenta d'opérer entre Olympe et Mary mais revenons à la visite montalbanaise de Maria Rosa.

C'est en lectrice attentive du livre de Maria Rosa que Geneviève est intervenue. Un livre où le quotidien de l'époque est largement présent et donne chair aux femmes qui le peuplent, comme la chair doit naître de l'écriture d'une fiction. Maria Rosa avait tenu à insister sur les détails « de moindre importance » qu'elle voulut inclure dans un texte qui est pour elle de la plus grande importance. Sa mère enseignante de français avait voulu la tirer vers le français, mais son père, un scientifique avait obtenu qu'elle apprenne l'allemand. En étudiant la vie d'Olympe, en la peuplant de femmes diverses, elle retrouvait ainsi sa mère. Un détail majeur pour cette Sicilienne (faut-il y voir une parenté avec le roman du Sicilien par excellence Leonardo Sciascia : ***Conseil d'Egypte*** ?), féministe de longue date, qui avait presque oublié Olympe mais qui l'entendit à nouveau frapper à sa porte en lisant cette toute petite note : « Olympe de Gouges guillotinée pendant la Révolution ». Elle décida donc de vivre quatre ans avec Olympe pour aboutir à un roman finaliste du Prix Strega en Italie et qui a donc suscité de multiples lectures, alors qu'Olympe y est très peu connue. Entre la part de réalité et la part d'invention, le souci de Maria Rosa fut de ne pas trahir Olympe dont elle indique qu'elle ne fut pas forcément sympathique, en tant que forte femme défendant ses droits. Ce travail de reconstruction d'une figure féministe (pour beaucoup la première) continue chez Maria Rosa dans une lutte affichée déjà dans d'autres ouvrages.

Pour une fiction sur Olympe, Maria-Rosa a donc été tenue d'inventer faute d'un grand nombre de sources. Inventer une relation avec le fils et la belle-fille demande une voix ? A partir de l'indication que la belle-fille rendit vite à Olympe dans sa prison, elle en déduit une complicité entre les deux femmes mais c'est là son choix car rien ne le prouve. Ce travail d'écriture pourrait être confronté à l'exceptionnel roman de Jean-Philippe Domecq, ***Robespierre dernier temps***. Même démarche (le quotidien est très présent dans le roman de Domecq), même période, même fin dramatique mais deux approches de la révolution. Maria Rosa mentionne aussi une autre femme, celle qui dénonce Olympe pour aider la révolution, Françoise-Modeste. Elle exista vraiment et est donc une autre face de la dite révolution. Entre le cas Robespierre et le cas Olympe, nous pourrions enquêter sur le statut du sentiment pendant la Révolution.

Maria Rosa évoque l'historienne italienne qui lui a demandé : « mais pourquoi ne pas avoir placé la reine Marie-Antoinette parmi les femmes autour d'Olympe ? ». Elle précise que rien ne liait les deux femmes et qu'en conséquence, une telle présence était inopportune. Marie-Antoinette guillotinée le 16 octobre et Olympe guillotinée le 3 novembre, donc à quelques jours d'intervalle, avaient cependant en commun l'incarcération et la mort brutale. J'ai du mal à croire qu'en apprenant la fin de Marie-Antoinette, Olympe n'a pas eu une pensée pour elle quand on se souvient qu'un de ses « scandales » fut de s'opposer à la majorité de l'Assemblée nationale qui vota la mort de Louis XVI. Il ne s'agit pas là d'un point négligeable si on retient le principe de la différence féminine. Mais la présence d'une reine dans le même bateau risquait peut-être d'atténuer la force sociale du combat féministe.
Retour aussi sur un moment du propos de Maria-Rosa qui a échappé à son traducteur pourtant exemplaire d'attention, de sérieux : « La Révolution française a ouvert une porte qu'elle a ensuite refermée ». Ce propos permet de nuancer le jugement expéditif

sur la Révolution qui aurait été seulement contre les femmes. Même sans reconnaître aux femmes le droit d'être citoyennes, la Révolution inventa un droit au divorce favorable aux femmes, qui est rarement étudié dans sa réalité et qui, après la fermeture de la Révolution, mettra ensuite des décennies avant de revenir à l'ordre du jour. Combien de divorces furent prononcés à Montauban pendant la Révolution ? Dans quelles conditions ? Quelles classes sociales touchées ? Voilà un travail d'historien iconoclaste dans lequel il m'arriva de mettre le nez sans l'achever.

Pour conclure ce moment rare de démocratie, j'indique un regret. Maria Rosa souhaita donner assez vite la parole à la salle car elle voulait connaître la réaction de femmes du Sud de la France à son livre ou à ses propos. Pourquoi précisément du Sud ? Car dit-elle dans un entretien parue en Italie : « Olympe fut accusée d'être analphabète car étant une femme du Sud de la France, et pour un Parisien son occitan était une langue barbare. On commençait alors à construire la langue nationale française et donc, à partir du moment où elle parlait occitan, et que ses écrits étaient truffés d'occitanisme, elle était clairement jugée inculte ». Dans ce même entretien réalisé à Palerme le 24 mai 2005, elle cite en sicilien la réaction d'un journaliste : « Cu tutti ddri fimmini, mi cunfunnivu » (avec toutes ces femmes dans le livre, au départ je les confondais). Ce point mériterait un approfondissement sur la question du rapport Paris/Province dans l'œuvre littéraire d'Olympe. En ce qui me concerne, à ce jour, il ne m'a pas sauté aux yeux. Dans son théâtre publié par Félix Castan, je n'y trouve pas la moindre référence mais l'œuvre d'Olympe est bien plus vaste et le sujet toujours ouvert. Ce point du débat aurait pu éviter de tout centrer sur le moment révolutionnaire pour rappeler qu'Olympe fut une écrivaine avant même la Révolution.

Pour l'anecdote et pour dire qu'on n'en a pas fini avec Olympe un autre 6 mars (celui de 1887), un Montalbanais écrivait dans le ***Républicain*** sous le pseudonyme de Cynophile, un éloge sincère de cette femme :
« Je ne sais si vous partagez mon insolente opinion, mais il me semble que nos bons compatriotes sont d'une ingratitude flagrante à l'égard de leurs ancêtres illustres. Ce pauvre Lefranc de Pompignan, qui eut surtout le malheur d'être contemporain de Voltaire, a dû attendre plus de cent ans avant que son nom fut donné à une de nos places publiques ; et voici sa fille naturelle, la fameuse Olympe de Gouges – une femme pourtant – qui n'a pas encore recueilli de ses descendants le moindre hommage, la moindre galanterie ».

Bien sûr, le meilleur hommage c'est de la lire, de la commenter, de l'étudier et de se battre à ses côtés, elle qui osa « penser l'impensable », « dire l'indicible », et demander le mieux impossible, dirait son contemporain montalbanais Guibert. Les temps actuels semblent peu se prêter à cet effort, mais Maria Rosa reste de tous les temps.

Document : Mon premier article sur Olympe de Gouges

Tr'oc n°9 août 1991 : Une lecture d'Olympe de Gouges

« Je n'ai point de vies à cacher, je n'ai que des défauts à montrer. »

Le 4, 5 et 6 Juillet 1991, dans le cadre du Festival de Montauban, Olympe de Gouges a été fêtée. F-M Castan précise que l'initiative va se prolonger en 92 et 93. Pour cette année, un grand colloque a eu lieu, animé par Olivier Blanc. Pour ma part, de la Montalbanaise, je ne peux évoquer ici qu'un des aspects de la riche personnalité, ses relations avec ses origines occitanes (ce n'est pas un hasard si Mary-Lafon fut un des premiers à écrire en sa faveur).

Pour ceux de nos lecteurs qui ne connaissent pas la biographie d'Olympe précisons qu'elle est née à Montauban en 1748, qu'elle s'y maria à 16 ans puis, veuve à 17 elle quitta sa ville à 19 ans, pour Paris, et au bras d'un entrepreneur des transports militaires. Elle se battra pour faire jouer ses pièces de théâtre qu'elle commença à écrire vers l'âge de 30 ans. Puis arriva la Révolution et sa vie se mit, plus encore, à l'heure de l'actualité. En 1791 elle publia sa "Déclaration des droits de la femme" et deux ans après elle mourut guillotinée (le 3-11-1793).

Dans sa biographie (1) Olivier Blanc – l'homme qui la sortit de l'oubli et qui était présent au colloque - note au sujet de ses origines : "elle appartient à une culture orale, celle des occitans". Olympe, fait-elle référence dans ses œuvres à la culture d'oc? à sa ville ? au Midi ? à sa langue maternelle ? Dans la préface au ***Mariage de Chérubin*** elle dit :
« Aujourd'hui que je vois annoncé dans le journal, un ***Mariage de Cherubin***, ma vivacité languedocienne se réveille. "
Dans une autre préface, elle fait dire à Mr Molé au sujet d'un des actes de la pièce :
« je n'ai pas reconnu votre feu languedocien : on dirait que cet acte est sorti des glaçons du nord. »

Donc Olympe, "occitane" de comportement ? C'est un peu ce que disait en 1897 E. Forestié : « Notre héroïne fut une vraie cadette de Gascogne, sans arrière pensée, bonne fille, la langue alerte, le cœur sur la main. » (Est-ce cela une vraie Cadette de Gascogne ?).
Olivier Blanc pense qu'elle fut toujours, de cœur, montalbanaise, puisqu'elle resta en correspondance avec sa mère qu'elle aida financièrement. J'attends des preuves plus consistantes au niveau de son Oeuvre où elle évoque sans doute des souvenirs de jeunesse mais sans géographie. Pourquoi mon scepticisme ?

Quand en 1789 le Montalbanais Poncet-Delpech, député du Tiers Etat, monte à Paris il se retrouve à habiter chez elle mais pendant la Révolution jamais les textes d'Olympe ne seront évoqués à Montauban (les Archives sur la Révolution sont pourtant très riches [j'ai passé quatre ans à les étudier]).
Dans ses carnets, Poncet-Delpech note, avec tristesse, qu'Olympe mourut dans l'indifférence totale des Montalbanais. Montauban ne connaissait pas Olympe et Olympe n'avait pas à se soucier de sa gloire dans sa ville natale. A l'inverse, d'autres Montalbanais célèbres - tous des hommes - inscrivirent dans leurs œuvres et d'une

manière incontestable, l'attachement qu'ils portaient aux ami(e)s montalbanais(es). En fait, Olympe est une bâtarde (non reconnue par l'écrivain Lefranc de Pompignan présenté comme l'ennemi de Voltaire) et une femme qui voulait se battre. Son nom de femme de lettres dit, à la fois, son attachement à ses origines et son ambition considérable. On peut penser qu'elle avait jugé peu envisageables les appuis de sa ville d'origine, pas plus ouverte que d'autres, à sa situation de marginale.

Son œuvre me paraît sans territoire de référence, et il serait dommage de la faire plus Montalbanaise qu'elle n'était (elle comme son œuvre). Féconde me paraîtrait la mise en perspective avec la sans-culotte Claire Lacombe, comédienne, née à Pamiers dans l'Ariège (2). "La différence féminine" (3) n'induisait-elle pas un rapport aux lieux autre que celui des hommes ?

Cependant, sur un autre plan, je crois possible de faire un rapprochement entre Olympe et des aspects de la culture d'oc.
Quand elle écrit : « Je sais que souvent j'ai fait de grandes étourderies ; mais elles me plaisent et je mets quelquefois autant de recherches pour les commettre à mon désavantage que d'autres mettent de précautions à éviter même ce mot équivoque. »
Cette autodérision se retrouve dans cette autre phrase extraite d'une préface à ses œuvres, ***Le Philosophe corrigé ou le cocu supposé*** (vous admirez le titre j'espère !) : « Je n'ai pas l'avantage d'être instruite et comme je l'ai déjà dit : je ne fais rien. J'écouterai la voie de la modestie qui me convient à tous égards ».
Autodérision, qui se retrouve aussi dans la phrase du titre.

Au débat lancé, voilà donc ma maigre et contestable contribution. Quant à l'action pour qu'Olympe ait un nom de rue à Paris – « dans les beaux quartiers » juge bon de préciser Olivier Blanc - ou pour qu'elle entre au Panthéon, j'en souris encore. Comme action, je préfère penser à la réédition de ses œuvres qui est en souscription (renseignements : Festival de Montauban BP 814 82008 Montauban cedex).
Jean-Paul Damaggio

1 - Olivier Blanc, Olympe de Gouges Syros
2 - Dominique Godineau, Citoyennes tricoteuses, Alinéa, 1988.
3 - Lire Luce Irigaray

Commentaire 2010 : J'avais totalement oublié cet article par contre je n'ai jamais oublié que la publication des œuvres complètes théâtrales, en excluant les préfaces, comme le décida F-M Castan, me semble une erreur.